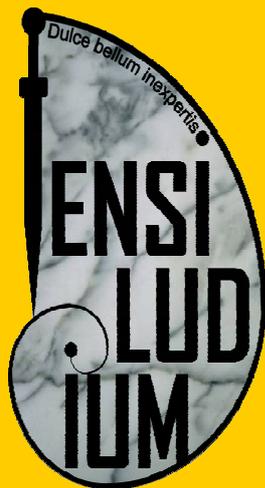


Principes et quintessence et des armes



Gérard Gordine

1754



Le Conservatoire

Escrime : Art de manier une arme blanche.

A partir du XVII^e siècle, naît une véritable École française d'Escrime, riche d'une centaine de traités.

Le Conservatoire a pour vocation de faciliter l'accès aux traités de l'École française d'Escrime, pour en favoriser l'étude, permettre une meilleure connaissance des escrimes héritées du passé et une pratique renouvelée.

Ce fichier est téléchargeable à l'adresse internet ci-dessous. Vous pouvez en faire une utilisation personnelle, sans toutefois le rendre téléchargeable à partir d'un autre site, ou par un autre procédé.

This file can be downloaded at the url beside. You can make a personal use, but don't put this file on an other website or don't let it downloadable elsewhere.

ensiludium.free.fr

Un auteur des Pays-Bas catholiques



Palais des princes-évêques au XVI^e siècle

Emmanuel (électeur du Saint-Empire) et de Thérèse-Cunégonde Sobieski, fille du roi de Pologne. Il est élu à l'unanimité évêque de Liège en 1744 et nommé cardinal en 1746. Il apprécie particulièrement les plaisirs de son temps : la chasse, la musique et le théâtre. Il ne manifeste pas pendant son règne d'un réel progressisme : il rétablit la censure préalable des écrits politiques. Il décède en 1763 de complications pulmonaires



Jean-Théodore,
prince-évêque de
Liège en 1754.

Sans faire pleinement partie des Pays-Bas catholiques, Liège, principauté, est évidemment dans la sphère historique de cette zone géographique. Les Pays-Bas méridionaux correspondent à l'actuelle Belgique, élargi au Luxembourg et à l'extrême nord de la France.

L'origine géographique de Gordine explique sans doute pour partie l'originalité de son approche par rapport aux auteurs de son temps. La « Belgique » (si on utilise un nom moderne et comprenant Liège) a été particulièrement soumise à des influences très diverses. Tout d'abord, l'influence espagnole du fait de l'occupation à partir du XVI^e siècle, également italienne du fait des troupes présentes pour seconder les espagnols, ensuite autrichienne à partir de la domination Habsbourgeoise au XVIII^e siècle, et pour finir française et allemande pour la proximité géographique et le désir d'annexion.

Il y aurait donc une particularité belge. Nous n'irons pas jusqu'à affirmer qu'il existe une école belge, car il est difficile de trouver cohérence et filiation chez ces auteurs, mais on trouve chez eux souvent une originalité par rapport aux écoles dominantes ce qui prouvent qu'ils tentent de réaliser une synthèse de différentes influences.

Le plus manifeste est sans doute Girard Thibault né à Anvers en 1574 qui publia en 1628 sa fameuse : Académie d'épée. Gordine le cite d'ailleurs, pour sitôt le dénigrer (« *Gérard Thibault, vieux Auteur, qui enseigne les Armes par règles et lignes de Géométrie : le papier souffre tout cela, mais l'exécution n'en est de nulle valeur* »). Gordine ne se démarque pas, sur ce point, de la doxa dominante qui considère Girard Thibault comme un auteur un brin farfelu. Ce n'est que récemment grâce au travail de Philippe Errard du groupe ARDAHME, et la réédition du traité orchestrée par Gérard Six, qu'enfin on a pu replacer Girard Thibault à sa juste valeur. Girard Thibault est un homme de son siècle qui passe par des conceptions théoriques qui ont rebutés certains : il n'en reste pas moins que son escrime est d'une parfaite utilité pratique. Elle est sans doute inspirée de l'école espagnole voire en partie de l'école italienne, mais elle réalise ses promesses. On n'attend qu'une édition plus maniable (c'est le plus grand traité d'escrime du monde : en taille !) pour travailler intensivement cette escrime la rapière à la main (l'erreur étant d'avoir souvent penser cette escrime à partir d'armes inadaptées).

Le second belge faisant preuve d'une approche originale est le médecin Achille Edom, vivant à la Belle Époque. Il compose deux traités (1908 et 1909) qui sans être radicalement nouveau proposent des concepts inhabituels, du moins dans le fait d'être énoncé et présenté. Ainsi, Edom considère-t-il que « la science des armes emprunte à la mécanique et à la géométrie les éléments de son exécution matérielle » Et il relève en conséquence l'importance de quatre principes qu'il illustre ensuite : la brièveté de la ligne droite, les lois des leviers, la perpendicularité de la parade, la théorie du cône.

Pour ce qui concerne Nicolas Demeuse maître d'armes quelques dizaines d'années après Gordine à Liège (1778), il s'inscrit volontairement dans la tradition française. Son traité « *nouveau traité de l'art des armes* » n'est pas sans parfois faire pensé au « *traité de l'art des armes* » de Danet, sur lequel il se serait en partie

basée. Il s'inscrit dans une lignée française en citant : « *Les Liancourt, Les La Batte, les de Brie, Les Gerard, Les St. Martin, Les Danet, Les Angelo, les Gordine, et le Sr. Braimont* ». Il en est de même d'Eugène Desmedt qui en 1888 parle « *des illustres maîtres : La Boessière, Grisier, Gomard, La Faugère, baron de Bazancourt, L. Mérignac, Vigeant, Prévost, Georges Robert...* ».

Un traité original

Gordine se considère lui-même comme un innovateur : « *je me suis appliqué à donner un Précis tout différent des instructions anciennes et modernes* ». Il est ainsi perçu par les historiens de l'escrime, sans pour autant déclencher leur enthousiasme ou approbation : « *Gordine n'hésite pas à rejeter certains principes établis et à les remplacer par d'autres, auxquels il donne son nom.* » (Vigeant) ; « *Gordine condamne courageusement certaines erreurs traditionnelles, certains principes absurdes et leur substitue ses théories pas toujours excellentes ni pratiques* » (Gelli), « *Gordine (...) qui essaya de refondre la théorie de l'escrime et échoua dans son essai* » (Castle).

Dans leur livre « Croiser le fer » Pierre Serna, Hervé Drévilion et Pascal Brioist citent Gordine mais pour en donner une image assez négative : ils le considèrent comme un auteur agressif. Ainsi, on relève : « *Plus virulent, selon sa nature, Gordine* » (p. 209) et, « *Gordine toujours plus agressif* » (p. 220), et encore, « *Gordine, déjà signalé pour la violence de son verbe* » (p. 232). Pourquoi, s'interroge-t-on ? Peut-être parce qu'il s'en prend à d'autres auteurs ? Il en cite en effet quelques-uns et, puisqu'il veut apporter de nouveaux principes, c'est pour dire qu'ils ont tort. Mais sur ce point, Gordine est bien en retrait par rapport à Danet. En effet, Danet se positionne comme un innovateur, il est amené à contredire ses prédécesseurs. Il n'hésite pas à s'en prendre à d'autres maîtres d'armes, notamment Girard mais aussi et surtout, à Angelo. Pour Danet, le traité d'Angelo « *ne contient rien de plus intéressant, rien de plus nouveau que celui du sieur Girard, dont il a rajeuni les erreurs* ». Pourquoi reprocher à Gordine, ce qu'Angelo a fait également ?

Peut-être s'agit-il plutôt que du l'escrime du traité par elle-même plutôt que de l'attitude de Gordine qui serait agressive. « *Le traité présente une escrime agressive, nuisible, où le partenaire d'assaut est invariablement présenté comme un « ennemi » à mettre hors de combat* » (p. 226), et plus loin « *Cette escrime impulsive, destructrice (...)* ». En un temps où l'escrime peut servir à défendre sa vie, est-il étonnant de vouloir être nuisible ? On peut certes présenter l'escrime comme art d'agrément. D'ailleurs les auteurs de « Croiser le fer » notent que les gravures reflètent des optiques différentes chez les auteurs. Alors que chez Labat, le fleuret bien boutonné plie au contact de l'adversaire, chez Gordine, le sang coule. Mais il a tout aussi largement coulé chez Girard. Pourquoi reprocher à Gordine, ce que Girard a fait également ?

Chacun pourra juger « l'agressivité » de Gordine par son écrit. On y trouvera plus assurément une originalité. Son traité se présente comme une explication de l'enseignement qu'il fournit. A ceux qui douteraient de ses solutions, il les invite à venir le voir pour une démonstration armes à la main.

Première originalité, Gordine préconise de coucher le pied gauche en fin de fente. En fait, Labat le conseillait aussi « *Le [pied] gauche doit se coucher* ». Mais pas les traités qui ont suivi : Liancourt : « *Que le pied gauche soit tout à plat à terre, sans le coucher...* » ; Girard « *le pied gauche à plat et ferme sur la terre* » ; Danet « *le jarret gauche bien tendu et le pied ferme* ; Angelo : « *tenir le pied gauche très ferme* ». Pour Gordine, on y gagne en allonge. Sa solution n'est plus celle adoptée aujourd'hui, car on préfère conserver des appuis corrects pour continuer à se déplacer. La solution de Gordine a une logique : s'il s'agit de combattre sur un terrain, et non de pratiquer en salle, les irrégularités du sol obligent à modifier les déplacements en étant plus prudent et l'intérêt de conserver des appuis stables est nettement diminué ; Gordine trouve surtout qu'ainsi on évite d'éventuelles chutes.

Gordine est manifestement plus dans une optique de combat que d'agrément. Ainsi, traite-t-il de ceux qui ne donnent pas le fer, situation qui se rencontre plus en combat qu'en salle : il nomme cette situation « garde étrangère ». Cette garde oblige celui qui l'adopte à réaliser des parades trop franches, ce que dénonce Gordine tout au long de son traité. Il attache beaucoup d'importance aux engagements des fers et son escrime est vraiment basée sur ce point. Mais il reste serein contre ceux qui adoptent un jeu de « garde étrangère » en fournissant les solutions contraires. C'est également le cas contre les ferrailleurs qui cherchent à « *abaisser ou écarter le fer ennemi, pour se former un jour* ».

Il dénonce aussi certains coups que d'autres conseils. Il dit qu'il faut éviter les coupés sur pointe qui font perdre un temps. Il rejette également la parade du cercle, pourtant souvent présentée comme une panacée par d'autres auteurs, alors qu'elle ne correspond qu'à une simple parade de prime ou de quinte

qui fait dangereusement monter la main.

Pour les dégagements, il préconise de bouger franchement la main et non seulement de se contenter d'un déplacement de la pointe : avec une arme très légère et très équilibrée, un pur jeu de la pointe est possible.

Concernant le coup de quarte et de tierce, on constate que Gordine les fait donner de manière assez différente. Alors que le coup de tierce est donné presque couché, le buste sur la jambe droite, le coup de quarte est porté de manière bien plus prudente, dans ce qu'on pourrait appeler une demi-fente, le buste bien droit. Le Perche fait de même dans la version de 1750 de son traité.

Gordine n'est pas adepte de la ligne droite pour l'attaque. Il préconise de caver ou de faucher (terme synonyme). En l'occurrence, caver ou faucher semblent synonymes chez Gordine car il ne les distingue pas. Probablement qu'il y a une légère différence : caver consiste à réaliser un angle au niveau du poignet ce qui a pour effet d'opposer son fer au fer adverse et ainsi de fermer la ligne d'attaque. Faucher est semblable si ce n'est que, si on le fait brusquement en fin de coup, on « fauche » la lame ennemie et ainsi on l'éloigne. En conséquence de quoi, il est contre les parades serrées : effectivement, une parade de faible ampleur ne fermera pas la ligne où se produit une attaque cavée ou fauchée

Là où Gordine est en rupture avec les auteurs de son temps, c'est dans son système défensif. L'École française s'est construite autour du système dit en deux temps (due tempi) en contraste avec le système italien à la rapière en un seul temps ou même temps (stesso tempo). En deux temps, on commence sur le premier à réaliser une parade puis l'attaque de l'adversaire repoussée, dans un second temps, on riposte. Dans le système italien, le tout est fait en un seul geste qui doit repousser le fer adverse et frapper l'ennemi. Le deux temps est le système traditionnel de l'École française (non qu'on ne puisse trouver certains coups en un temps !).

Gordine met en avant les coups de temps même si son cadre de pensée le fait toujours distinguer la parade de la riposte : « *Voilà comme on concevra aisément que l'on peut parer et tirer de même temps par ces prompts changements. L'on voit par-là que nos Anciens ont eu tort de compter pour une imperfection de tirer des coups de même temps...* ». L'opposition avec les autres traités de l'École française n'est pas radicale : d'autres auteurs conseillent les coups de temps (notamment, plus tard, Danet avec ses temps certains) mais comme coup secondaire.

Le risque principal du coup de même temps est qu'il se transforme en coup double. La solution de Gordine est claire et innovante : son escrime est une escrime de main basse. En effet, les coups de l'École française sont généralement donnés avec une main assez haute, y compris les coups de ligne basse ; c'est ce que remarque Gordine : « *La plupart des Maîtres, ou pour mieux dire tous, sans avoir dessein d'en apostropher ni injurier aucun en particulier, ont fait consister l'opposition dans des coups avec la main bien relevée et bien soutenue* ». La logique est sans doute de mieux protéger son visage par le fort de la lame. Gordine préconise systématiquement une main basse : il assure que face à une main haute, on touchera toujours lors d'un coup de même temps, grâce à l'opposition ainsi formée : « *celui qui tire à main relevée se trouvera frappé à chaque coup de celui qui tire avec la main basse* ». Son explication est que « *la main étant élevée, la pointe se trouve toujours dans le fort de l'Épée ennemie* ».

Le traité de Gordine n'est pas très détaillé : mais il vise la quintessence, l'essentiel qui fait la différence dans le combat. Les traités qui exposent strictement la vision la plus traditionnelle sont souvent ennuyeux. Suivre Gordine, c'est assuré d'être surpris : à chacun de juger et de tester la justesse de ses propositions.

Note d'édition

Concernant la présente version du traité de Gordine, il est important de noter certaines modifications. La graphie a été modernisée : notamment, les « s » ont été rétablis dans leur forme contemporaine, l'esperluette (&) a été remplacée par le « et ». De même, l'orthographe a été modernisée : par exemple, « tems » devient « temps ». Le **texte coloré** correspond à des rajouts pour la présente édition.

Auteur

Lionel Lauvernay (v1© 2008)

Bibliographie

- Gérard Gordine, Principe et quintessence des armes, Bourguignon, Liège, 1754
- Pierre Jacques François Girard, Nouveau traité sur la perfection du fait des armes, Paris, 1736
- Le Perche Jean-Baptiste, L'Exercice Des Armes, Ou le maniement des du Fleuret, Paris, Veuve de F. Chéreau, c. 1750
- Domenico Angelo, L'École des armes avec l'explication générale des principales attitudes et positions concernant l'escrime, Londres, R. & J. Dodsley, 1763
- Guillaume Danet, L'art des armes, où l'on donne l'application de la théorie à la pratique de cet art ; avec les principes méthodiques adoptés dans nos Ecoles Royales d'Armes (2 tomes), Paris, 1788
- Nicolas Demeuse, Nouveau traité de l'art des armes par Nicolas Demeuse, Paris, 1778
- Pascal Brioist, Hervé Drévilon, Pierre Serna, Croiser le fer : Violence et culture de l'épée dans la France moderne, éditions Champ Vallon, 2002
- Jacopo Gelli, Bibliographie générale de l'escrime, Milan, Hoepli, 1895
- Egerton Castle, L'Escrime et Les Escrimeurs, Paul Ollendorff, 1888
- Arsène Vigeant, Bibliographie de l'escrime ancienne et moderne, Motteroz, 1882

PRINCIPES ET QUINTESENCE DES ARMES

Dédiés à Son Altesse Sérénissime & Éminentissime

JEAN-THÉODORE DUC DES DEUX BAVIÈRES,

Cardinal de la sainte Eglise Romaine, ÉVÊQUE ET PRINCE DE LIÈGE, de Freising & Ratisbonne Duc du Haut Palatinat & de Bouillon, Comte, Palatin du Rhin, Prince du Saint Empire Romain, Landgrave de Leuchtemberg, Marquis de Franchimont, Comte de Looz & de Horne, Baron de Herstal, etc., etc.

Par GERARD GORDINE, Capitaine et Maître en Fait d'Armes

A LIEGE, chez S. BOURGUIGNON, Imprimeur de la Noble Cité, rue Neuvick

Avec Privilège de Sa Sérénissime Éminence.

1754

PRINCE SÉRÉNISSIME ET ÉMINENTISSIME,

MONSEIGNEUR,

Après avoir observé dès ma tendre jeune ce qu'il y avait de meilleur dans les Règles ou les Principes des Armes, que j'ai pratiqués, et de ceux qui ont fait imprimer leurs Ouvrages, je me suis appliqué à donner un Précis tout différent des instructions anciennes et modernes, que j'ai jugées les plus propres à perfectionner cet Art ; et l'approbation que les Connaisseurs continuent de donner à ma manière d'enseigner, me fait croire que mes Travaux n'ont point été inutiles : Quoique les Leçons qui se donnent dans une Salle d'Armes, soient une matière peu propre à être mise sur le papier et encore moins sous les yeux de VOTRE SÉRÉNISSIME ÉMINENCE ; cependant le goût particulier qu'Elle a toujours eu pour les sciences, me fait prendre la liberté de Lui dédier ce Précis des règles et des Principes, sur lesquels je travaille à former mes Écoliers et en particulier les Pages, dont VOTRE SÉRÉNISSIME ÉMINENCE a bien voulu me confier l'instruction.

Cet Ouvrage ne pouvant être utile, qu'autant que je le rendrai intelligible, je me suis attaché à y répandre le plus de clarté qu'il m'a été possible, aux dépens même de la beauté du style, et des grâces de la diction : d'ailleurs mon Métier n'est pas de m'escrimer de la plume ; et si j'enviais la qualité de bon Ecrivain, ce ne serait que pour célébrer les Éminentes Vertus par lesquelles VOTRE SÉRÉNISSIME ÉMINENCE n'est pas moins distinguée entre tous les Princes de l'Europe, que par la splendeur de son Auguste Nom.

Je tâcherai de suppléer à mon insuffisance par le zèle et le dévouement le plus parfait, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE SÉRÉNISSIME ÉMINENCE,

Le très humble, très obéissant Serviteur et très fidèle Sujet GÉRARD GORDINE, Cap. et Maître en fait d'Armes.

PRINCIPES ET QUINTESSENCE DES ARMES.

COURTES RÉFLEXIONS.

Une chose essentielle à l'Art dont il s'agit, est que l'Épée doit bien conditionnée : cependant on ne peut là-dessus donner une Règle générale, parce que toute Épée doit être proportionnée à la taille de l'Homme qui la doit porter ; d'ailleurs les proportions d'une Épée sont assez connues des Fourbisseurs : je dirai seulement que le Cavalier qui voudra acheter une Épée, observera surtout qu'il puisse la tenir aisément, sans que son pouce colle à la coquille, et que ses doigts ne soient pas gênés contre la branche ; c'est une des remarques principales : néanmoins il faut avoir soin qu'il y ait une proportion assez juste dans l'Épée, et que la coquille surtout ait assez de force pour résister à un coup de fouet, et que la branche aussi soit assez solide, et le pommeau proportionné à la grandeur de la garde.

Notez que quant à la proportion des Épées, il y a des Nations qui pensent très différemment ; les Anglais les portent très courtes, et même plus courtes que le bras, ce qui cause un inconvénient, parce que les gardes des Épées venant à se rencontrer dans les coups de même temps, il est impossible de se toucher, les lames étant plus courtes que le bras.

Pour éviter cet inconvénient, je suis d'avis que la lame d'une Épée doit avoir tout au moins quatre ou six doigts de longueur de plus que le bras. Quant à la différence des lames, en France on porte des olindes ou lames vides à trois côtes ; je suis pour cette sorte de lames, quand elles sont bien conditionnées : au reste mon soin principal est de choisir une lame plate ou vide, qui ait bien de la force, et surtout que l'on prenne garde que toute lame n'ait point une trempe trop aigre, étant sujette à se casser à la première occasion.

Enfin pour abréger toute écriture à ce sujet quand un jeune Cavalier n'a point d'expérience, qu'il se fasse choisir une Épée par son Maître d'Armes, surtout, comme j'ai dit ci-devant, qu'il ait soin de choisir une lame assez forte, c'est-à-dire, assez raide, parce que les lames pliantes causent de grands accidents ; car n'ayant point assez de corps ou de résistance, elles plient et conduisent le coup sur le corps de celui qui croit avoir paré.

Quant à la monture de l'Épée, il convient d'affaiblir la soie de l'Épée, le moins qu'il est possible ; il vaut mieux, quand la poignée et le pommeau sont assez forts, de limer dans la garde, plutôt que d'affaiblir la soie. Le Fourbisseur observera, s'il est possible, de monter l'Épée sans mettre de bois en dedans, et que le pommeau soit bien percé, afin qu'on le puisse parfaitement river.

Notez qu'il y a bien des Savants, ou se disant tels, qui ont prétendu qu'une Épée étant montée devait être pliée du côté des doigts, ou du côté de quarte, parce qu'ils prétendent que le pli rend les dégagements plus faciles.

Je ne suis nullement de cet avis, j'entends et veux que l'Épée soit montée absolument droite, parce qu'étant pliée, en parant d'un côté, elle donne entrée de l'autre ; et la raison de cela c'est que je fais former mon dégagement tout différemment des autres qui ont pratiqué jusqu'à présent.

Je fais dégager en baissant un peu la main, au lieu que de tout temps et encore à présent, ils font tous dégager en baissant la pointe, ce qui fait qu'ils passent entièrement par le fort de la lame ennemie.

Je m'expliquerai dans la suite plus amplement sur les dégagements, que je compte une des opérations la plus essentielle des Armes, parce que se trouvant faux, toutes les autres actions qui en dérivent se trouvent aussi fausses.

Quant aux Règles à observer en Salle d'Armes, je ne veux pas entrer en grand détail là-dessus ; il est censé que toutes les personnes qui fréquentent les Salles d'Armes bien policées, sont Gens de distinction, et pas de la dernière roture, qui n'ont garde de manquer aux Règles de la bienséance et de la politesse : s'il s'y trouve quelques jeunes Gens, qui n'y soient point instruits, la prudence du Maître doit y suppléer ; car je n'ai jamais été d'avis de mettre aucune Affiche sur les murailles.

CHAPITRE PREMIER

Pour placer l'Écolier en garde.

Je commence par placer le corps bien droit dans l'attitude la plus naturelle qu'il m'est possible, j'entends le pied droit croisant le gauche à l'endroit de la boucle, le pied gauche un peu tourné en dehors, les jambes bien tendues l'une contre l'autre, le corps soutenu parfaitement droit, la tête sortant bien des épaules, les épaules bien ouvertes, les deux bras pendants à côté des cuisses. Ayant placé mon Écolier dans cette attitude, qui est fort simple et fort naturelle, je lui fais avancer son pied droit, environ deux semelles du pied gauche, ensuite je lui fais plier le genou gauche, de sorte que le corps se trouve un peu plus sur la partie gauche que sur la droite : notez que la droite ne doit point être absolument tendue, mais un peu pliée ; de suite je lui fais plier le bras gauche, de manière que la main soit à portée de l'œil gauche, et se trouve sur une ligne perpendiculaire du pied gauche.

Cela étant fait je lui mets le Fleuret dans la main droite, lui plaçant le pouce du côté du plat de la lame, éloigné d'un travers ou demi-doigt de la coquille : tout de suite je lui fais serrer la poignée, le doigt index un peu éloigné des autres.

Lui ayant de cette façon donné la tenue de ses Armes, je lui place la main droite une poignée plus haut que la ceinture, la pointe de son Fleuret élevée à la hauteur du téton de son Adversaire, la lame demi-tierce demi-quarte, de sorte que le faible de sa lame se trouve toujours plus élevé que le fort. Mon Écolier étant placé dans cette attitude, il se trouve le corps parfaitement effacé, sa tête sortant bien des épaules, regardant au dehors de ses Armes, la partie gauche étant entièrement couverte par la droite. Mon Écolier ainsi placé, je lui apprend à faire le Salut des Armes de cette façon.

Etant bien en garde, comme je viens de le prescrire, je lui fais porter la main gauche au chapeau, de suite la descendre galamment le long du corps, les ongles tournés en dedans ; le bras tombant naturellement à côté de la cuisse gauche ; de là je lui fais frapper deux fois du pied droit, ensuite passer le pied droit en arrière à côté du talon gauche, en tournant dans le même temps sa main de quarte, puis replacer le pied droit en avant, à deux femelles du gauche en retournant la main dans l'attitude de sa garde, tout de suite frapper encore deux fois du pied droit, et le moment d'après remettre son chapeau.

Comme le salut des Armes n'est qu'une cérémonie de Salle, je le rends le plus bref qu'il est possible, les actions des Armes les plus brèves étant toujours les meilleures.

Cette petite cérémonie étant finie, je commence à apprendre mon Écolier à aller en avant et en arrière, ou en vrais termes d'Armes, à entrer en mesure ou rompre la mesure. Pour faciliter la première fois l'Écolier dans sa manière de marcher, je partage la marche en deux actions, qui sont de lui faire avancer le pied droit d'environ une semelle, et incontinent le pied gauche d'autant, ainsi qu'il ne fasse aucun mouvement de corps, et qu'il soutienne toujours l'attitude de sa garde parfaite.

Le moment d'après je fais comprendre à l'Écolier que dans l'instant que le pied droit part, le gauche doit le suivre, afin que l'attitude de la garde soit toujours parfaite : il doit observer la même chose quand il va en arrière, ou quand il rompt la mesure, observant que tout au contraire le pied gauche doit partir le premier pour rompre la mesure, et le droit suivre.

Ayant fait faire ainsi quelques marches, tant en avant qu'en arrière, je commence par l'instruire de ses parades ; et pour ce sujet, la main qui était tournée les ongles en bas dans la garde, doit se tourner les ongles en dedans, ce qui forme la parade de quarte, sa main un peu élargie, c'est-à-dire, environ quatre ou cinq doigts, afin que le fort de l'Épée opère, et que la pointe soit toujours en parant devant le corps ennemi.

Le moment d'après, je lui fais renverser sa main, les ongles à peu près tournés en dehors, la pointe aussi basse, le tranchant d'en bas opposé en dehors ; ce qui forme la parade de quarte basse. De la parade de quarte basse, je pare à la parade de tierce, en lui faisant relever la pointe de sa lame, de sorte qu'elle se trouve un tranchant en bas et l'autre en haut, les ongles à peu près tournés en dedans. De la parade de tierce, je fais passer à la parade de seconde, en baissant la pointe, les ongles en dedans, la main toujours à la même hauteur. De cette attitude je reviens à la parade de quarte, ensuite au cédé à la force, ou parade de flanconade, laquelle se forme en tournant la main les ongles en bas, la pointe soutenue : je reviens après à la parade de tierce, de laquelle dérive aussi un cédé à la force, quand on

brusque ou que l'on pèse trop sur le fer : il se forme de même que celui du côté de quarte, la main renversée, les ongles en bas, soutenue dans sa hauteur, et la pointe égale : tout cela fait cinq parades, qui sont, parade de quarte, parade de quarte basse, parade de tierce, parade de seconde, et parade de flanconade, ou cédé à la force : en après je forme à mon Écolier un sentiment ou touché de lame, afin que par ce touché il connaisse et puisse sentir l'entrée de tous les coups. Voici comme je m'y prends, et crois qu'on m'entendra aisément.

Quand mon fer est sur le vôtre du côté de quarte, il vous est sensible ; si vous sentez qu'il passe du chemin du même côté, vous parez quarte comme il est dit ci-dessus.

Si mon fer s'échappe par le bas, vous le sentez certainement, et de plus vous le voyez, et tout de suite vous le devez suivre, en parant de quarte basse, comme il est aussi marqué plus haut. Etant à la parade de quarte basse, vous y pouvez rester tant que l'ennemi change de situation ; s'il relève son Épée, vous la rejoindrez du même côté par la parade de tierce, laquelle se forma comme il est dit ci-dessus.

S'il arrive qu'il brusque ou qu'il force votre fer, vous usez du cédé à la force, comme il a été prescrit ci-devant.

Ayant formé les parades simplement à mon Écolier, je lui explique ce que c'est qu'opposition, terme fort commun dans la bouche de bien des Maîtres : cependant je prouverai qu'il leur a été inconnu jusqu'à présent, et qu'ils n'en ont jamais connu la force. La plupart des Maîtres, ou pour mieux dire tous, sans avoir dessein d'en apostropher ni injurier aucun en particulier, ont fait consister l'opposition dans des coups avec la main bien relevée et bien soutenue ; et moi je veux et prétends vérifier que bien loin que la main relevée produise une opposition, elle fait tout le contraire, et cela parce que la main étant élevée, la pointe se trouve toujours dans le fort de l'Épée ennemie : il est vrai que quand on tire tous les deux à mains élevées, cette opposition est bonne, parce que les deux forts se rencontrent ; mais quand on tire à main un peu basse contre une personne qui tire à main relevée, celui qui tire à main relevée se trouvera frappé à chaque coup de celui qui tire avec la main basse : de plus celui qui tirera à main élevée, se trouvera frappé par la simple parade de celui qui pare à main basse, la pointe bien opposée. Je n'écrirai point davantage sur ce sujet, ceux qui auront quelques doutes, pourront se donner la peine de m'approcher pour en voir l'expérience.

Je continue de répéter à mon Écolier les parades et à former les oppositions. La parade de quarte se forme le tranchant opposé en dedans, la main un peu ouverte, la pointe toujours devant le corps de l'ennemi. L'opposition se forme non pas par pesanteur, mais par une extension de la main et du bras, en soutenant un peu le corps en arrière. La parade de quarte basse se forme la main renversée, les ongles à peu près en dehors, la pointe basse : et l'opposition se forme de même en allongeant le bras et soutenant un peu le corps en arrière. La parade de tierce se forme un tranchant de lame en haut, et l'autre en bas, la main à hauteur d'une poignée de la ceinture, et la pointe à la hauteur du téton ennemi. L'opposition se forme comme aux parades précédentes.

La parade de seconde, comme j'ai écrit ci-dessus, se forme en baissant la pointe, les ongles en dedans, opérant toujours du tranchant : et l'opposition se forme par la même règle que les autres.

La parade de flanconade, ou cédé à la force de même, de sorte que l'opposition, n'est autre chose que de savoir soutenir son Épée ou Fleuret, de façon que l'ennemi ne la puisse déranger.

Ayant initié mon Écolier dans ses parades, je commence tout de suite à le placer dans ces coups. J'ai écrit ci-devant que je demandais deux semelles de distance pour la garde, ce qui fait la moitié de l'allonge ; voici ma méthode de faire allonger mon Écolier : je lui réitère toutes les positions de sa garde, et lui fais comprendre qu'étant bien en garde, il est fort aisé de se bien allonger, puisqu'un des points principaux, est de soutenir l'attitude parfaite de sa garde.

Voulant faire allonger à mon Écolier un coup de quarte, je commence par lui dire : Notez, Monsieur, que votre corps de la façon qu'il est en garde, doit s'y soutenir, c'est-à-dire, rester bien droit, bien effacé, de manière que la partie droite couvre entièrement la gauche ; le bras gauche, qui est plié, la main relevée à portée de l'œil gauche, doit s'étendre dans le moment que votre pied droit part ; le pied gauche, qui est tourné un peu obliquement, ou un peu en dehors, doit se renverser dans le moment du départ du droit, de manière que la cheville gauche colle à terre : le coup de quarte et la parade sont de

même, de sorte que l'on doit tirer la quarte comme on la pare, c'est-à-dire, qu'en laissant partir le pied droit deux semelles en avant, cette action fait votre allonge parfaite. Ayant allongé le coup de quarte, vous devez avoir la même attitude que vous aviez dans votre garde : ainsi quand il s'agit de vous remettre de votre allonge, vous devez soutenir la même attitude de corps que vous aviez dans le temps du coup, retirant le pied droit de deux semelles, c'est-à-dire, dans la place où il était avant que d'allonger, ayant aussi soin de replacer la main gauche à portée de l'œil gauche, comme elle était dans la garde, et replacer aussi le pied gauche sur son plat, pour toujours être en état d'aller en avant et en arrière, comme nous avons dit ci-dessus.

Je me suis un peu étendu sur l'allonge de quarte, parce qu'elle contient toutes les autres, et que dans tous les coups, il n'y a que deux attitudes, c'est-à-dire, une droite et une courbée.

Je viens d'expliquer un coup de quarte, qui est un coup droit : la flanconade est aussi un coup tiré à corps droit, mais il se tire par demi-cercle, de sorte que pour tirer la flanconade sur quarte, on lie le fer ennemi par un demi-cercle, en suite de ce liement on se trouve au côté du dehors, de manière que le tranchant qui se trouve en bas dans la garde, se doit trouver en haut dans le coup de flanconade, la main un peu basse, la pointe un peu soutenue ; de façon qu'en abaissant ainsi la main, on empêche l'entrée du dessous, et que par le soutien ou l'élévation de la pointe, si l'ennemi revenait à la quarte, ou même à la tierce, on s'y trouverait en opposition.

Du côté de quarte, il se trouve aussi un cédé à la force, qui se tire à corps droit comme la quarte, si ce n'est que la main se trouve renversée, les ongles en bas, la pointe soutenue.

Pour ce qui est de la quarte, il reste un coup de dessous, que je nomme quarte basse, parce qu'il se tire dessous l'Épée du côté de quarte : je sais tirer ce coup à corps baissé, le corps reposant sur la cuisse droite, la main droite élevée un peu plus haut que la tête, parce que l'on se trouve dessous le fer ennemi, et le bras gauche étendu le long de la cuisse gauche : voilà mes quatre coups du côté de quarte.

De suite j'explique ce que c'est qu'un dégagement : ce n'est autre chose qu'un passage d'un côté de l'Épée à l'autre, et cela se doit faire en abaissant un peu la main, afin de ne pas passer par le fort de l'Épée ennemie.

Ayant ainsi appris à mon Écolier à dégager, je lui fais tirer une tierce en dégageant : cette tierce se doit tirer à corps parfaitement abaissé, de même que la quarte basse ; mais comme dans le coup de tierce, la lame se trouve dessus le fer, je fais tirer la tierce la main un peu basse, pour bien sentir le fer ennemi, et la pointe un peu soutenue, j'entends les ongles en bas, le tranchant un peu croisé, pour ranger, en tirant le coup de tierce, l'Épée ennemie par son fort.

Du côté de la tierce, je fais aussi tirer une flanconade sur tierce, qui saisit la lame ennemie par un liement qui forme un demi-cercle, l'Épée se retrouvant au dedans des Armes : le tranchant qui se trouve en bas étant en garde, doit se trouver en haut dans ce coup, la main basse pour éluder les dessous, et la pointe soutenue pour être en défense du dessus.

Il reste du côté de la tierce un dessous, que l'on appelle coup de seconde, parce qu'il est dessous la tierce : il ne diffère en rien de la quarte basse, c'est la même attitude ; la différence consiste en ce que l'un se détache dessous la quarte, et l'autre dessous la tierce.

Quant à la quarte coupée, je n'en fais pas tirer, parce qu'elle n'a ni défense ni opposition, non plus que la quarte sur les Armes ou quarte sur tierce, qui n'égalera jamais la violence du coup de tierce.

De sorte qu'ayant fait tirer à mon Écolier un coup de quarte, je le fais rester sur cette allonge ; et dans cette attitude, je lui fais former tous ses coups de cette façon : de la quarte je lui tourne la main à la flanconade, de la flanconade au cédé à la force, je lui fais baisser le corps sur la cuisse droite ; cette attitude forme le coup de tierce : je lui tourne la main un peu plus en la relevant ; cela forme ses dessous : voilà en bref comme je m'y prends pour enseigner.

Que s'il arrivait qu'on ne sentit pas assez mes explications, on pourra avoir recours aux Figures dont j'ai orné ce petit Ouvrage.

Mon Écolier étant parvenu en très peu de leçons à la connaissance de ses parades et de ses coups, je lui enseigne tout de suite des principes pour en faire usage. Je me garderai bien de donner, comme un certain Maître que je ne veux pas nommer, pour principes à mes Elèves, d'avoir soin dans une affaire sérieuse de se mettre toujours hors de mesure : je n'entends pas que mes Écoliers deviennent inutiles.

Tout au contraire, pour premier principe j'apprends à mon Écolier, dès ses premières leçons, à connaître sa mesure, et il la connaît étant engagé au tiers de la lame de son ennemi, afin que dans toutes ses actions d'Armes, il n'en fasse aucune inutile, et qu'il soit toujours en état de nuire à son ennemi.

Nous avons pleine mesure par l'engagement du tiers de l'Épée tirant en renversant le pied gauche ; et ceux qui tirent avec le pied gauche plat à terre, ne l'ont pas avec l'engagement de la moitié : c'est pourquoi je trouve un grand avantage par cette méthode, qui nous donne la mesure sur les autres dans le temps qu'ils ne l'ont point sur nous, outre que je prétends que l'on est beaucoup plus ferme, le pied étant renversé, la cheville à terre, que le pied étant plat : ici on court le risque de glisser des deux pieds, et de culbuter.

De plus, sans lâcher le pied on ne peut prendre aucun abaissement parfait, et l'on tire toujours du corps et la tête en avant, ce que je regarde comme un des plus grands défauts des Armes, quoique certains Auteurs prétendent que pour bien tirer, il faut tirer des épaules : quand ils en voudront venir aux démonstrations, on n'aura pas de peine à leur prouver le contraire.

CHAPITRE II

Dans lequel je traiterai des Oppositions, des Parades et des Ripostes.

Dans le Chapitre précédent, j'ai commencé de placer mon Écolier en garde, j'ai établi les parades les coups et la mesure ; je parlerai dans celui-ci des feintes, des appels des battements et des engagements, opérations dont je donnerai un détail le plus succinct qu'il me sera possible.

Mon Écolier étant placé dans sa garde, sachant un peu ce que c'est que coup, je commence par lui donner à connaître sa mesure, c'est-à-dire, la distance dont il peut frapper son ennemi : faisant usage de ce seul principe, il n'appréhende pas ceux qui n'ont jamais appris, avec qui plusieurs ont craint anciennement, et craignent encore aujourd'hui d'avoir à faire, disant qu'ils sont trop brouillons, qu'ils ne font que tendre, et qu'ils font à tout moment des coups fourrés.

J'ai même entendu dire par des Anciens qui ont eu la réputation d'être très habiles, qu'ils aimaient mieux de tirer avec des Écoliers de dix ans, qu'avec un homme qui n'aurait jamais appris : ce discours est une preuve bien grande de l'ignorance de quelques-uns de nos Anciens.

Ma façon d'enseigner est de commencer à bien apprendre la mesure à mon Écolier, parce qu'il est certain qu'un ignorant ne tirera jamais un coup de la longueur que je l'enseigne à mon Élève, de sorte qu'en attendant finalement un ignorant sur le temps de sa marche, il pourra le frapper sans rien risquer.

Je fais donc connaître la mesure à mon Écolier par l'engagement du fer d'environ le tiers ; que si l'ennemi veut l'approcher de plus près, il doit rompre la mesure une fois ou deux, s'il le veut, et l'arrêter au pied levé de sa marche, pendant lequel temps il ne peut tirer ; mais mon Écolier doit avoir soin de ne laisser faire aucune marche inutile son Adversaire. J'établis ensuite les parades, et ripostes en suite réglée : pour commencer, l'ayant fait tirer de quarte, je fais riposter de quarte : si l'ennemi tire flanconade, je fais riposter en suite réglée, par un dessous : il l'ennemi tire un dessous, je fais riposter par un même dessous : si l'Adversaire vient à tirer une tierce en dégageant, je fais riposter en suite réglée par la même tierce ; si après la tierce, il vient à tirer une flanconade sur tierce, je fais riposter en suite réglée par un cédé à la force, qui est la parade de cette flanconade : si de suite il vient à tirer un coup de seconde, je fais riposter de même que l'Écolier a paré, par une quarte avec la pointe basse, qui est la parade de seconde. Voilà un détail succinct et tout simple des coups suivis, qui est à portée d'un Écolier commençant. Ayant établi mon Écolier dans la connaissance de ces coups suivis, je lui fais renaître dans le temps de ces coups, l'opposition dont j'ai parlé dans les parades, qu'il faut qu'il tire ses coups de façon que l'Ennemi ne puisse les déranger par des parades sèches, écartées ou ferrailées ; et cela doit s'opérer de cette façon.

Mon Écolier tire un coup de quarte, son Ennemi par une parade pesante, tâche de lui abaisser son coup, il faut qu'il l'empêche en soutenant son coup de quarte la pointe un peu élevée, la main un peu basse, et le corps bien en arrière, le tranchant surtout parfaitement opposé. Mon Écolier venant à tirer de flanconade, l'Ennemi venant à pousser contre, pour pousser son coup de côté, il faut que mon Écolier l'empêche en opposant son fort la main basse, la pointe un peu soutenue, de sorte qu'il fasse couler la parade de l'Ennemi dans son fort. De même mon Élève venant à tirer un coup de quarte basse à corps parfaitement abaissé, l'autre voulant ferrailer, ou écarter son fer par un mouvement brusque, il doit l'empêcher de même en opposant bien le fort de sa lame par une parfaite extension de bras, de même que par le plus leste abaissement de corps, comme j'ai dis dans la situation des corps.

Passant au dégagement dont j'ai parlé dans mon premier Chapitre, qui doit être fait par un petit abaissement de main, et non pas par un abaissement de pointe, lequel dégagement produira une tierce, mon Écolier doit avoir soin de tirer sa tierce avec l'abaissement de corps le plus parfait, sa pointe à la hauteur de la poitrine de l'Ennemi, le tranchant parfaitement opposé par une extension de bras parfaite, afin que l'Ennemi ne le puisse faire sortir de sa place par aucun ferraillement.

Je passe ensuite à la flanconade sur tierce, laquelle se tire par demi-cercle en ramenant la lame au dedans des Armes, le fort un peu abaissé, et la pointe soutenue afin que l'Ennemi par son ferraillement ne la puisse déranger de devant lui. Je passe au coup de seconde, lequel doit être tiré à corps parfaitement abaissé en cas que l'Ennemi le pare en vrai, qui est par liement, il doit d'abord changer son coup en quarte avec la pointe basse en redressant le corps ; en cas qu'il la pare les ongles en-dehors,

c'est-à-dire, dans la position du coup de seconde, il doit simplement s'opposer de son fort, et se remettre de même : c'est le fait le plus essentiel d'un Homme d'Arme de toujours commander la lame de son Ennemi, et de ne jamais laisser commander la sienne et cela ne peut s'opérer que par la position ou situation que j'enseigne, qui produit une opposition parfaite.

Car toutes ces parades de prime et de quinte, qui sont à main élevée à portée de la tête et à poignet brisé, que certains Auteurs nomment même à faux parades de cercles, ne sont que superficielles et de nulle valeur contre les positions que j'enseigne : ceux qui en douteront, en pourront faire la preuve par eux-mêmes ; je mets toutes ces parades en parallèle avec celles de Gérard Thibaut, vieux Auteur, qui enseigne les Armes par règles et lignes de Géométrie : le papier souffre tout cela, mais l'exécution n'en est de nulle valeur.

Ayant établi de nouveau mes parades, leurs oppositions, l'opposition des coups, qui doit être égale à celle des parades, j'instruis en bref mon Écolier des feintes, des battements, des appels, des engagements, des dégagements, toutes actions qui dérivent des coups et des dégagements.

J'ai déjà beaucoup parlé des dégagements, lesquels produiront toutes les feintes, qui se font en dégageant, de même que les appels, les battements et les engagements.

Le dégagement n'est autre chose qu'un passage qui se fait d'un côté de l'Épée l'autre, et ce dégagement produit, comme je viens de dire, les battements, les feintes et les appels, qui se font en dégageant.

Par exemple, je suppose que mon Écolier a son fer du côté de quarte, et qu'un moment après il tire une tierce en dégageant ; ayant tiré sa tierce, je lui fais repasser son fer du côté de quarte, et lui dis ensuite : En passant votre Épée de tierce battez du pied, ce mouvement, qui en soi est dégagement, fait la feinte de tierce, parce qu'il prend la place du coup qu'il venait de tirer le moment d'auparavant. Je lui fais repasser son fer de quarte, et je lui dis de nouveau de passer encore du côté de tierce, en battant du pied droit, et lui fais tirer un coup de tierce : ce mouvement est dans ce temps un battement, de sorte que le battement anticipe le coup, et que la feinte se fait après le coup.

Ensuite je dis à mon Écolier de repasser sa lame du côté de quarte, et le moment d'après je le fais encore battre du pied en passant du côté de tierce, et incontinent je le fais marcher un pas : c'est alors un appel et un engagement de sorte que vous voyez par-là que le dégagement produit tous les mouvements qui changent de nom, selon le temps où ils sont opérés : remarquez que tous ces mouvements qui se font en dégageant, peuvent de même se faire sans dégager ; car on attaque en dégageant et sans dégager, quand on le trouve à propos.

Pour revenir à mes feintes, et les bien expliquer, remarquez que chaque coup a sa feinte, et que chaque feinte se doit faire de la manière que les coups se tirent, parce que les feintes sont les images des coups ; de sorte qu'ayant tiré un coup de quarte, et l'Ennemi l'ayant paré, on en peut faire la feinte, qui se doit faire à la parade de quarte, de la même manière que le coup se tire. Après la feinte de quarte en suite réglée, on tire une tierce, parce que la feinte doit prendre la place du coup qui a été paré : et comme ensuite de la feinte de quarte on a tiré de tierce, et que la tierce se trouve aussi parée, on recommence par la feinte de quarte ; ensuite on en fait une deuxième du côté de tierce, ce qui fait la double feinte : après on tire un coup de quarte, ce qui fait une suite de double feinte réglée ; car comme il n'y a que deux côtés, on ne peut aller plus avant qu'au simple et double, autrement ce serait faire une répétition de la même chose.

Vous voyez par-là que chaque coup des Armes a sa feinte simple et double : la flanconade étant parée, on fait la feinte de flanconade, et en suite réglée on tire de quarte : après, la quarte étant parée après la feinte de flanconade, on recommence la feinte de flanconade, et on en fait une deuxième de quarte, et puis on tire de tierce en suite réglée. Ayant tiré de quarte basse, le coup étant paré, on marque feinte à la quarte basse, ensuite de laquelle on tire de tierce ; la tierce étant parée, ensuite de la feinte de quarte basse, on marque de nouveau la feinte de quarte basse, ensuite on double à la tierce, et puis on tire de quarte : supposant que l'Écolier vient de tirer une tierce en dégageant, et que cette tierce se trouve parée, on fait feinte du côté de tierce en battant du pied, et puis on tire de quarte ; la quarte étant parée, après cette feinte de tierce, on recommence la feinte de tierce, de là on double du côté de quarte, et puis l'on tire de tierce. Voilà les feintes simples et doubles en suite réglée : il serait inutile d'en dire autant de l'autre côté, parce que tout ce qui se fait d'un côté, se fait de même de l'autre : il y a de même

une suite de battements simples et doubles ; on peut faire un battement de quarte et tirer de quarte, ensuite doubler à la quarte et tirer de tierce, battement de quarte et tirer de flanconade, ensuite doubler à la flanconade et tirer de quarte après battement de quarte et tirer de quarte basse ; après doubler à la quarte basse et tirer de tierce ; de même battement de quarte, et puis tirer de tierce, ensuite doubler à la tierce et tirer de quarte, de sorte que toute attaque peut servir à tous les coups.

On attaque aussi par appel, ensuite par un engagement. L'appel est une action de pied ferme, et l'engagement se fait en marchant, de manière qu'il faut commencer à faire un appel de tierce, après engager de quarte et tirer de quarte ; de même faire un appel de tierce, engager de quarte, et puis tirer de flanconade ; ensuite conduire cette attaque au dessous, en après jusqu'à la tierce, du côté de tierce la même suite se trouve, en commençant par l'appel de quarte, et puis l'engagement de tierce. Notez que tous ces appels qui se font en dégageant, se font de même sans dégager ; que quand on est en assaut, tout dépend de la volonté de l'Acteur, de même que l'Épée à la main.

L'Écolier étant un peu instruit dans ces suites, on commence à tirer des temps sur chacun des mouvements en particulier, et on apprend l'Écolier à en tirer de même. Remarquez bien que toutes les actions des Armes ne sont que temps. J'ai lu un Auteur si ridicule, que de donner pour avis salutaire, de ne jamais tirer de temps dans une affaire sérieuse, parce que les temps étaient trop dangereux ; cependant il est impossible de tirer un coup dans les Armes qui ne soit pas un temps.

Il n'y a qu'à bien remarquer qu'il n'ait pas possible que l'on puisse faire un mouvement dans les Armes, qu'il n'y ait un temps à tirer dessus : par exemple, si une personne fait une feinte, il n'est pas possible qu'il tire dans le temps qu'il fait la feinte, de sorte qu'il y a un temps à tirer sur toutes les feintes en général ; personne n'est capable de marcher et tirer de même temps : ainsi sur chaque marche qu'un Homme fait, il y a un temps à tirer. Il ne se trouve que deux actions que l'on puisse réduire en une dans les Armes, qui sont, parer et tirer de même temps, et tout de suite : je m'en vais en donner une explication toute courte.

CHAPITRE III.

Des Ripostes et coups de même temps, et Temps des Temps.

Par exemple, mon adversaire tire une quarte, je la pare et riposte de quarte ; il m'est fort libre dans le même temps qu'il tire sa quarte, de la tirer aussi ; ce seront deux coups qui se pareront, si nous tirons tous deux la main un peu basse, le tranchant bien opposé ; mais si l'un tire à main élevée, et l'autre à main basse, celui qui tire à main basse, frappera pour certain celui qui tire son coup de quarte avec la main élevée.

Remarquez, que quand on tire un coup de quarte ayant paré, on peut riposter par toutes sortes de coups ; comme par exemple, mon ennemi tire une quarte, je la pare et riposte de flanconade ; le moment d'après, il veut tirer la même quarte, dans le même temps qu'il tire, tire moi-même mon coup de flanconade ; et pour l'éviter, il faut que dans le temps du progrès de son coup de quarte, il le change en dessous, le corps parfaitement abaissé, pour éviter d'être frappé par ma flanconade : et moi pour empêcher d'être frappé par son dessous, il faut que ma flanconade se change en dessous ; alors il se trouve deux dessous qui se parent. Après avoir paré la quarte, on peut riposter de quarte basse ; on peut de même dans le temps que l'ennemi tire sa quarte, tirer un coup de quarte basse de même temps : pour éviter ce coup de dessous pris dans le temps du départ de son coup de quarte, il faut que celui qui tire la quarte, la change dans le moment en dessus, en liant le fer ennemi, et il se rencontre deux dessous qui se parent en réciproque.

Il arrive de même, qu'après avoir paré la quarte, on riposte par un coup de tierce ; il peut aussi arriver que dans le moment que l'un tire de quarte, l'autre tire de tierce ; celui qui tire de quarte sera pour certain frappé par la tierce de l'autre, s'il n'est habile à changer son coup de quarte en coup de tierce, parce qu'il est incontestable que la quarte ne pare pas la tierce, et que la tierce ne pare pas la quarte : ainsi on ne peut éviter les coups de même temps que par ces changements subis. Voilà comme on concevra aisément que l'on peut parer et tirer de même temps par ces prompts changements.

L'on voit par-là que nos Anciens ont eu tort de compter pour une imperfection de tirer des coups de même temps, puisqu'on fait voir évidemment que c'est la plus grande perfection des Armes, et que sans ces ressources de changement il n'y a aucune défense certaine ; car il est incontestable qu'une personne qui ignore ces ressources ne connaît point les Armes.

Je viens de parler amplement sur les coups de même temps qui arrivent du côté de quarte, il est aussi nécessaire de m'expliquer pour le côté de tierce, parce que ces changements pour les coups de même temps sont les plus essentiels.

Il est à remarquer que l'ennemi ayant tiré tierce, l'autre peut riposter tierce : il peut aussi arriver que dans le temps que l'on tirera tierce, l'autre la tire de même temps ; ces deux tierces se pareront si elles sont tirées toutes les deux à corps abaissé, et la main un peu basse ; mais si l'un des deux tirait à main élevée, la pointe un peu basse, celui qui tire à main basse frapperait l'autre : de même après la tierce on peut riposter de flanconade sur tierce, que l'on doit parer par un cédé à la force à corps droit. Il est aussi libre pendant que l'un tire de tierce, que l'autre tire de flanconade sur tierce : et pour éviter ce coup de même temps, il faut que celui qui tire de tierce change subitement sa tierce en cédé à la force à corps droit, pour ne pas être frappé de la flanconade de l'autre.

Il est de même libre, après avoir paré la tierce, de riposter d'un coup de seconde, ainsi qu'il est libre de tirer de seconde dans le temps que l'autre tire de tierce ; celui qui tire de tierce, serait frappé par la seconde de l'autre, s'il n'était prompt à changer sa tierce de quarte avec la pointe basse, qui est la parade de seconde : de la même façon il est libre, après avoir paré la tierce, de riposter de quarte, dans le temps que l'autre tire de tierce ; et celui qui tire de tierce serait certainement frappé par celui qui tire de quarte dans ce même temps, s'il ne changeait subitement tierce de quarte : alors par ce changement subit ce sont deux coups qui se parent.

Ce n'est pas tout ce qu'il y a à dire là-dessus, parce que toute cette suite n'est qu'une suite annoncée ; mais tous ces coups de même temps, peuvent se tirer malicieusement dans le temps même que l'on donne du jour à son ennemi : j'ai encore beaucoup à écrire pour donner une idée de cette défense, qui certainement est une des plus essentielles des Armes.

Donc ayant bien instruit mon Écolier sur ses feintes simples et doubles, tant de pied ferme, qu'en marchant, sur les battements, sur les appels, et sur les engagements, je le mets au fait de tous les temps qui peuvent se tirer sur toutes les actions des Armes, tant pour les parer, que pour les tirer lui-même, tant par coup annoncé que non annoncé, lui rendant par tous ces exercices la main extrêmement sensible : et pour plus de sûreté je lui fais toujours fixer sa vue sur l'Épée ennemie, laquelle il est très nécessaire de bien observer, parce que c'est elle qui porte les coups, et non pas les yeux, sur quoi la plupart de nos Anciens et encore beaucoup de Modernes ont donné dans un principe très faux, puisqu'on ne peut rien découvrir de certain en regardant les yeux, ni ayant rien de plus facile que de tromper son ennemi par les yeux, en regardant à droite quand on a dessein de tirer à gauche, portant sa vue en haut quand on veut tirer en bas, portant sa vue en bas quand on veut tirer en haut : ainsi je conseille pour le plus certain de se bien garantir de l'Épée, et de ne pas s'inquiéter des yeux.

J'ai déjà beaucoup parlé dans mon Chapitre précédent de la mesure que l'on connaît par l'engagement d'environ le tiers de l'Épée, c'est un des points essentiels des Armes, parce que par ce moyen nous n'empêchons pas seulement les ignorants de nous toucher, mais aussi tous ceux qui ne tirent point en renversant le pied gauche, parce qu'ils n'ont la mesure que par l'engagement tout au moins de la moitié de l'Épée : c'est pourquoi je recommande à mon Écolier, d'avoir soin quand son ennemi veut trop l'approcher, de rompre la mesure, ou tirer ; ainsi mon Écolier étant engagé au tiers, son ennemi voulant gagner sa mesure, il l'arrête au pied levé d'un coup de quarte, de même que de tous les autres coups des Armes, dont nous avons assez parlé : car quand on est en assaut, ou l'Épée à la main, on commence par où l'on trouve à propos. J'appelle cette méthode tirer des temps sur les marches, et j'établis mon Écolier sur tous ces coups en suite réglée, et en coup de temps réglé : comme par exemple, je fais tirer mon Écolier de quarte, je lui riposte de quarte ; ayant paré je lui fais faire la feinte de quarte, et je tire le coup de temps de quarte sur sa feinte ; l'Écolier l'ayant paré, il riposte encore de quarte ; ensuite je fais tirer mon Écolier de flanconade, en coup réglé je riposte d'un dessous : après, l'Écolier fait la feinte de flanconade, sur laquelle feinte en suite réglée, je tire le coup de temps de flanconade, et l'Écolier riposte d'un dessous : de là je fais tirer l'Écolier de quarte basse, et je riposte d'un dessous, en suite réglée, l'Écolier ayant paré mon dessous riposte d'un dessous, et après il marque la feinte du dessous, sur laquelle je tire de tierce en suite réglée : l'Écolier ayant paré de tierce, riposte en suite réglée de tierce ; puis je fais tirer mon Écolier de tierce en dégageant, et ayant paré la tierce, je riposte de quarte en dégageant : après, mon Écolier fait sa feinte de tierce, sur laquelle je tire de quarte en dégageant ; l'Écolier ayant paré mon coup de temps de quarte, je le fais riposter de tierce en dégageant, pour de cette façon l'habituer à riposter tant en dégageant que le long du fer.

Mon Écolier étant un peu amené à cette suite réglée, je l'exerce dans l'alternative, c'est-à-dire, que j'opère tout doucement sur lui tout ce que je lui ai fait opérer sur moi, par cette méthode j'instruis beaucoup mon Écolier, parce qu'il apprend à faire, et à faire faire : toute cette suite qui se trouve du côté de quarte, se trouve de même du côté de tierce ; car tout ce qui se fait d'un côté, se peut pratiquer de l'autre. Je travaille dans ce même goût en battement simple et double, de même en appel et en engagement, où je tire sur mon Écolier tous les coups de temps, et lui fais tirer alternativement de même par cette méthode j'ai trouvé sans vanité le moyen de faire de très habiles Écoliers.

Après les avoir bien fortifiés sur tous les temps annoncés, je les enseigne sur tous les temps sans être annoncés ; car on sait qu'en assaut et l'Épée à la main il n'y a aucune règle à donner à son Ennemi ; la meilleure et la plus importante, est de tâcher de toucher son Ennemi, et de ne point l'être. Si je devais détailler généralement tous ces coups de temps, il me faudrait écrire des Volumes entiers ; mais je crois que les Amateurs sensés sentiront assez, par ce que j'en ai écrit jusqu'où cela peut aller, et qu'il n'y a aucun mouvement dans les Armes, sur lequel on n'ait un temps à tirer quand on a assez d'expérience.

Car notez que si l'on partage le progrès d'un coup en huit, il se trouvera huit différents temps, où l'on peut tirer, comme par exemple, sur le demi-quart, sur le quart, sur la moitié du progrès du coup, sur la fin, etc. On pourrait distribuer ces temps à prendre en tant de parties que l'on trouverait à propos.

Tout de suite j'affermis tellement mon Écolier sur ces coups, que je le mets, quand il a assez d'expérience, au point d'opérer toutes ses Armes, sans se remettre d'un coup tiré, sinon quand il le trouve à propos, pouvant trouver toutes ses ressources certaines, en abaissant et redressant son corps ;

j'entends par les changements de tous les coups, qui deviennent toutes parades, comme on peut le comprendre par l'explication que j'ai donnée de mes coups de même temps, qui deviennent généralement parades par leurs changements. Je mets même mon Élève au point d'éluder les ripostes par ces rentrées : je suppose par exemple que mon Élève ait tiré un coup de quarte, et que dans le temps qu'il frémit pour se remettre, l'Ennemi veuille tirer sa riposte ; alors l'Écolier peut l'éviter et l'éluder en rentrant par le même coup, si l'autre ne se trouve très ferme dans ses parades ; et il peut varier ses rentrées, comme on varie toutes les attaques ; c'est-à-dire, que dans le temps que l'Ennemi veut riposter de quarte, après avoir paré, on peut éluder la riposte de quarte par la rentrée de flaconade, de même que par la rentrée du dessous et de la tierce, et l'Ennemi se trouvera frappé, à moins qu'il ne soit prompt à ses changements.

CHAPITRE IV.

Dans lequel je traiterai différemment des coups de même temps, et des temps que l'on peut tirer sur les mouvements faux lesquels je distribue en quatre.

Quand l'Ennemi élargit son Épée du côté de quarte, je ne fais jamais suivre ce mouvement, parce que ce mouvement ne prend pas le chemin du corps ; je sais tirer là-dessus un coup de temps de quarte ; cet homme, qui fait des mouvements élargis, doit ferrailer d'abord que l'autre tire son coup de quarte, de sorte qu'en ferrillant il pare un côté en découvrant l'autre ; la feinte de quarte est très bonne à adopter dans le temps qu'il fait son mouvement élargis du côté de la quarte, parce qu'en voulant rejoindre la feinte de quarte, il donne une grande entrée à la tierce.

Il y en a d'autres qui croisent beaucoup sur la lame ennemie, pour se former en croisant un jour de quarte : ce mouvement, quoique faux en soi, a son mérite si l'Adversaire le laisse faire impunément.

Mais un Amateur bien instruit doit avoir soin dans le moment que son Ennemi croise, de saisir son faible par un coup de flanconade ; s'il vient à le parer ayant croisé de cette façon, ce ne pourra être que par un grand ferraillement, qui donnera entrée à la quarte.

De sorte que le moment d'après, quand il vient à croiser, il lui faut marquer la feinte de flanconade bien vivement par un ferme battement de pied ; il croira que c'est l'entrée du coup, il ne manquera pas de ferrailer vivement, et par-là il donnera entrée en plein au coup de quarte.

D'autres coupent à la pointe : ce mouvement je le mets aussi au rang des mouvements faux, et la raison ? la voici. Je défie tout homme, si habile qu'il puisse être, d'avoir élevé sa lame en haut, et du même temps de l'avoir ramenée en bas, parce que cela ne peut se faire qu'en deux temps : or je conclus tout de suite, que si l'Ennemi, qui est devant lui, prend bien son temps de dessous, dans le temps qu'il lève son Épée, il doit être incontestablement frappé, et pour cette raison, je mets le coupé à la pointe au rang des mouvements faux.

La feinte du dessous est bonne à adopter sur celui qui coupe à la pointe, parce qu'ayant sa lame élevée, par son coupé à la pointe, il ne peut venir la parade de la feinte du dessous, que par un grand ferraillement qui donne pleine entrée au coup de tierce ; de sorte que ces Ferrailleurs ont toujours deux temps à opérer contre un, c'est-à-dire, aller et revenir ; raison pourquoï je mets tous ferraillements au rang des mouvements faux.

D'autres, viennent par un grand ferraillement ou brisement de fer, en voulant abaisser ou écarter le fer ennemi, pour se former un jour de quarte : ce mouvement a son mérite, si on a à faire à un grand ignorant, et à un homme qui n'ait point de ressource : il n'y a aucun mouvement faux, qui n'ait son mérite quand on a à faire à des gens immobiles, et à des gens sans ressource ou mal instruits.

Mais premièrement on peut remédier à ce ferraillement par l'effet de notre opposition, en soutenant la pointe de l'Épée un peu élevée, et la main un peu basse, le tranchant surtout bien opposé ; et cela ne peut s'opérer que dans cette position.

On peut obvier à ce mouvement par le dégagement de tierce pris bien à temps ; car ce mouvement étant ainsi élargi et appesanti, et sortant de devant le corps ennemi, donne pour certain entrée à la tierce : s'il vient à la parade, il n'y viendra que par un second ferraillement aussi faux que le premier mouvement ; ainsi la feinte de tierce est bonne à pratiquer dans le temps de son premier mouvement, parce que venant pour parer la feinte de tierce, il donne pleine entrée au coup de quarte ; c'est pour ces raisons, comme par les précédentes, que je mets tout ferraillement au rang des mouvements faux.

Il est à remarquer, que des gens rusés, et bien instruits dans les Armes, donnent des jours exprès pour y surprendre l'ennemi ; mais il n'y a aucune finesse qui n'ait sa contrefinesse.

Par exemple, un Acteur donne une grande entrée de quarte, parce qu'il est extrêmement prompt à sa riposte : un autre donne une entrée au coup de quarte, pour tirer expressément quarte de même temps que l'autre tire dans le jour.

Dans cette occasion s'ils tirent bien la quarte tous les deux, la ressource est toute courte, parce que les deux coups de quarte se parent si l'on tire à main élevée et l'autre à main basse, celui qui tire à main basse, frappe pour certain celui qui tire à main élevée.

Or pour ruser contre ce jour donné par exprès, on peut fort bien dans temps du jour marquer feinte de quarte, et tirer la quarte même, l'autre croyant souvent que l'on tirera tierce il peut de même donner jour à la quarte, et l'autre tirant dans le jour, de vitesse riposter de flanconade : il peut de plus, l'ennemi tirant dans le jour qu'il lui donne de quarte, de même temps tirer de flanconade ; et si celui-ci n'avait la ressource de changer sa quarte, dans le même temps ; promptement en dessous, il serait incontestablement frappé par la flanconade de ruse dans le temps qu'il donne le jour de quarte, au lieu de tirer dans le jour, il peut avec beaucoup d'action faire la feinte de quarte, et tirer de flanconade ensuite parce que par cette feinte articulée avec beaucoup de feu il met l'autre en suspens de son coup de temps.

De même l'Ennemi peut donner entrée au coup de quarte, et l'ayant paré, promptement riposter d'un dessous : il peut faire davantage, dans le temps que l'Ennemi tire dans son jour de quarte, le surprendre par un coup de dessous : au même temps que l'Ennemi tire dans son jour de quarte, lequel coup se dérobe à la quarte par son abaissement ; si l'autre n'est prompt à changer sa quarte en dessous, dans le temps même de son départ ; alors ce sont deux dessous qui se parent : il peut aussi pour prévenir, à la place de tirer dans le jour de quarte que l'Ennemi lui donne, marquer feinte à la quarte, et vite le frapper par le dessous, si l'autre n'est prompt à la parade : de plus on peut donner un jour de quarte, et l'Ennemi tirant dans le jour parer la quarte et riposter de tierce avec promptitude. On peut faire une action plus surprenante : dans le temps que l'Ennemi tire quarte dans le jour, promptement et dans le même temps tirer de tierce, de laquelle tierce celui qui tire quarte sera frappé, s'il ne change subitement son coup de quarte en coup de tierce, comme j'ai enseigné dans les coups de même temps, le coup de quarte ne parant point la tierce, ni le coup de tierce ne parant point la quarte, sinon par les changements subis des coups. Ainsi pour mettre en suspend celui qui donne un jour de quarte, au lieu de tirer quarte dans le jour, on peut vivement marquer la feinte de quarte, et après tirer de tierce. Voilà un petit commencement d'instruction pour adopter les feintes par ruses et par dessein.

CHAPITRE V

Où je traiterai de l'adaptation des feintes, et généralement de toutes les attaques par ruses et par dessein.

Je viens de traiter des quatre mouvements faux, qui sont l'écart, le croisé excédé, le coupé à la pointe et le renversement d'Épée ou brisement de fer. J'apprends là-dessus, à mon Écolier, que s'il arrive que dans le temps, qu'il fait, une feinte de quarte, l'Ennemi élargisse ou sépare son fer, il doit tirer dans le moment de quarte : de suite si dans le temps qu'il fait sa feinte de quarte, il vient à croiser son fer sur le sien, il doit saisir son faible sur le moment en tirant de flaconade, parce qu'en croisant avec excès, il donne entièrement son faible. Que si dans le temps qu'il fait la feinte de quarte, il arrive qu'il soulève sa lame, il doit dans le moment tirer dessous : que s'il arrive dans le temps qu'il fait la feinte de quarte il pèse sur son fer, il doit dégager de tierce.

Toutes ces suites peuvent s'adapter de la même façon, sur toutes les autres feintes, battements, appels et engagements, c'est-à-dire, qu'on doit toujours être présent et prêt à profiter du moindre défaut de son Ennemi.

Je ne vois pas qu'il soit nécessaire que je détaille ces adaptations sur toutes les attaques en particulier, je crois que l'on comprend assez bien jusqu'où cela peut s'étendre, c'est-à-dire, jusqu'à dans le temps des coups mêmes ; comme, par exemple, mon Écolier tirant, une quarte, son Adversaire venant à vouloir parer par un levé d'Épée, ou à soulever sa main, quoiqu'il eût dessein de tirer de quarte, il doit dans le même moment la changer en dessous : de même s'il arrive dans le temps qu'il tire un coup de quarte, que l'Ennemi vienne à croiser avec excès, il doit le changer de flaconade de suite s'il arrive que quand il tire de quarte, l'Ennemi pare en fouettant violemment sur son Épée, il doit subitement la changer en passant du côté de tierce : ces adaptations se pratiquent, ou doivent se pratiquer de même sur les entrées de tous les autres coups. Vous pouvez juger si un Écolier étant exercé de cette façon, peut s'instruire et devenir habile dans les Armes : de même on peut juger combien sont ignorants ceux qui n'ont jamais eu aucune de ces instructions ; ils sont remis au point de dire, que celui qui n'a jamais appris, embarrasse beaucoup plus qu'un Écolier de dix ans, de sorte qu'ils se disent ; sans y faire réflexion, plus ignorants que les ignorants mêmes.

CHAPITRE VI

Dans lequel je parlerai encore des mouvements faux, et j'affermirai toujours la main de mon Écolier sur les ferraillements et toutes sortes de mouvements faux.

Je mets encore au rang des mouvements faux les coups tirés en ligne droite, parce qu'ils n'ont aucune opposition, de façon que tirant tous les deux en ligne droite, on se frappe tous deux, sinon, que l'on oppose de la main. La cavation, ou le coup fauché, n'a aussi aucune opposition, et raccourcit beaucoup le coup, de sorte que le tendeur l'emporte sur celui qui cave. A celui qui tire par cavation je fais opposer la main gauche, et tirer en même temps de la droite ; si le caveur vient à parer de la main gauche, comme cela est fort possible, l'Écolier doit avoir soin d'éluder sa parade de la main, en initiant dans ce moment repasser son coup au-dessus de la main ; et si le caveur veut tromper la main de mon Écolier de la même façon, il doit tout de suite s'assurer de son Épée en recirculant avec la main : ainsi on voit que partout je donne une défense pour et contre, sans quoi ce seraient des Armes qui ne seraient pas défensives.

On peut à celui qui cave parer avec le fer ; mais je préfère la parade de la main, parce que c'est le sort des caveurs de profiter de la parade écartée de l'autre, qui pour certain découvre le corps : je traiterai cette matière plus amplement, quand je parlerai des gardes qui ne donnent point de fer, que l'on appelle étrangères, et lesquelles je nomme fausses, parce que tout homme qui se met en garde la lame éloignée de celle de son Ennemi, ne peut jamais parer un côté qu'en découvrant l'autre : ainsi il a toujours deux temps à former, quand il n'en faut qu'un à celui qui a l'Épée devant soi.

Je vais tout de suite continuer à affermir la main de mon Écolier par différents mouvements : par exemple, mon Écolier fait un appel de tierce en dégageant sur l'Épée de son Ennemi ; dans le temps qu'il fait cet appel, l'autre peut peser sur son fer pour l'écarter de devant lui, ou pour se former un jour : tel est son dessein. Mon Écolier pour ressource par son opposition, doit le ranger dans sa place pour interrompre son dessein : dans le temps de cet appel il peut arriver qu'il écartera son fer ; pour voir si l'autre ne s'ébranlera pas par son mouvement élargi, pour profiter de ce désordre ; mais mon Écolier doit avoir soin de demeurer ferme, la pointe devant son Ennemi, et ne point s'écarter du tout : car, comme j'ai dit ci-devant, on ne doit s'assurer que des mouvements qui prennent le chemin du corps. Il peut arriver qu'il tirera sur cet appel un coup de temps de tierce, il n'a qu'à parer et riposter ; le moment d'après mon Écolier recommence son appel de tierce, et tout de suite l'autre ne faisant point d'action dans ce temps, il y joint un engagement de quarte, qui n'est autre chose qu'une marche en dégageant à la parade de quarte, comme je l'ai assez expliqué dans mes Chapitres précédents. Si dans le temps de cette marche, son Ennemi vient à peser sur sa lame pour l'écarter, mon Écolier doit avoir soin dans le moment de ranger l'Épée de son Ennemi devant lui dans sa garde, pour dans toutes les actions des Armes interrompre la volonté de son Ennemi. Tout de suite il recommence son appel de tierce, toujours à la parade de tierce, et après, l'Ennemi ne faisant rien, il doit joindre un engagement de quarte à la parade de quarte : si l'Ennemi tire un coup de temps de quarte, il la pare et riposte : il recommence son attaque par l'appel et l'engagement ; si l'Ennemi n'opère ni sur l'appel ni sur l'engagement, le moment d'après son engagement, il doit tirer son coup de quarte : ainsi un Homme, les Armes à la main, ne doit jamais rien faire d'inutile. Cette façon d'attaquer par appel et engagement produit la suite de tous les coups, comme on verra par le détail suivant.

Mon Écolier recommence son attaque par son appel de tierce ; si l'Ennemi pèse dessus, il le doit ranger dans sa place ; s'il tire un coup de flanconade, il le pare par son cédé à la force, la main renversée les ongles en bas, la pointe soutenue, et il riposte d'abord : il recommence son attaque par l'appel de tierce ; s'il n'opère rien dessus, il joint l'engagement de quarte à la parade de quarte ; s'il pèse sur son engagement, il le range comme ci-devant : il recommence son attaque par l'appel et l'engagement ; s'il tire flanconade sur l'engagement, il la pare et riposte tout de suite : il recommence encore l'attaque par l'appel de tierce et engagement de quarte, n'ayant point tiré de temps, il tire son coup de flanconade du côté de quarte.

Il recommence de nouveau par l'appel de tierce ; et si l'Ennemi pèse comme devant, il doit le ranger par son opposition ; s'il s'écarte, il doit demeurer dans sa place, menaçant toujours le corps de l'Ennemi de sa pointe : il recommence par son appel de tierce ; s'il tire un dessous, il le pare et riposte comme il a

paré par sa parade de seconde, qui est les ongles en haut la pointe basse. Il l'attaque de nouveau par l'appel ; son Ennemi n'opérant rien, il joint encore son engagement de quarte ; si l'Ennemi pèse comme ci-devant dans le temps de l'engagement, il doit le ranger dans sa garde par l'effet de son opposition, et recommencer de nouveau à attaquer par l'appel de tierce ; s'il ne fait rien sur l'appel, il y joint un engagement ; s'il tire bas dans le temps de l'engagement, il pare et riposte ; s'il ne tire ni sur l'appel ni sur l'engagement, il recommence d'attaquer par l'appel de tierce ; s'il dégage dans le temps de l'appel, il pare et riposte ; s'il ne fait rien sur l'appel, il joint l'engagement de quarte ; s'il dégage dans le temps de l'engagement de quarte, il pare et riposte ; s'il n'opère ni sur l'appel ni l'engagement, il finit son attaque par le dégagement de tierce, ensuite de l'appel et de l'engagement.

Voilà une attaque par appel et engagement assez détaillée : il serait inutile d'en écrire autant pour le côté de tierce ; tout homme qui aura un peu de sens commun, voit assez combien il y a de liberté dans la façon d'attaquer. Notez que toute attaque qui se fait en dégageant, comme vous venez de voir, par cet appel de tierce qui s'est fait pendant toute l'attaque en dégageant, de même que l'engagement de quarte qui s'est aussi toujours fait en dégageant, se peut faire tout de même sans dégager. Mais je fais souvent travailler mon Écolier en dégageant, parce qu'il y a beaucoup plus de science de travailler en dégageant que sans dégager : ce qui forme beaucoup la main de l'Écolier. De même je m'applique à rompre mon Écolier sur les doubles feintes en dégageant, comme aussi sur les doubles appels et engagements, ensuite de quoi je ramène encore les doubles feintes ; l'Écolier étant fort sur ces leçons, dans lesquelles il y a quantité de mouvements à assembler, va comme la pensée quand il attaque simplement ; toutes ces actions ne tendent qu'à donner beaucoup d'activité et de vitesse : car à la fin l'Écolier doit être amené à assembler ses mouvements avec tant de vitesse que l'Ennemi ne trouve qu'avec beaucoup de peine de l'intervalle pour y tirer des temps.

CHAPITRE VII

Où je traiterai encore des parades, surtout de celles qu'on appelle contre-dégagement, et des parades de cercles.

Je me suis expliqué assez clairement dans les Chapitres précédents sur les parades simples ; mais j'ai encore beaucoup à écrire sur les parades, que les Anciens et les Modernes appellent parades de contre-dégagement, qui ne font autres choses que parer en dégageant : ce terme de contre-dégagement est fort inutile ; et pour que chacun le puisse mieux comprendre, je vais m'expliquer sur ces fameuses parades.

Notez que parer en contre-dégageant, n'est autre chose que dans le temps que l'un tire de tierce, on ramène le coup du côté de quarte, et cela par un dégagement : remarquez simplement que quand l'un du côté de quarte dégage tierce, il le ramène de quarte, de sorte que dans le temps que l'un dégage, l'autre dégage aussi en parant, ce qu'ils nomment contre-dégagement, de façon que la tierce de celui qui a dégagé se trouve dans la quarte, ensuite de quoi il est entièrement découvert par la parade de quarte ; et voilà une raison bien sensible pourquoi ils parent si fréquemment en dégageant. Que si l'Adversaire était instruit, quand on pare de cette façon, à changer son coup de tierce en coup de quarte, il anéantirait entièrement cette parade de contre-dégagement. Le même inconvénient se trouve quand on dégage de la tierce à la quarte, c'est-à-dire, dans le temps que l'un dégage de quarte, l'autre le ramène au côté de tierce par son contre-dégagement ; de sorte que la quarte se trouvant du côté de tierce, il se trouve entièrement découvert par la parade de tierce : que s'il était instruit dans le temps même, sentant ce changement par le touché de l'Épée, de changer la quarte en coup de tierce, il se trouverait en opposition parfaite, au défaut duquel changement il se trouve entièrement découvert. Voilà une partie de la finesse du contre-dégagement détaillée, à ce qu'il me paraît, assez intelligiblement.

Je vais en faire un détail plus ample, tant pour l'assaut que pour la muraille, et donner des explications, et différents ressources et changements sur le contre-dégagement.

Par exemple, quand on se trouve en assaut : la plupart, quand ils ont dessein de contre-dégager, s'y préparent en pesant de la pointe, pour être plus prompts à leur contre-dégagement, qu'ils forment par la pointe ; cette préparatoire annonce leurs contre-dégagements : ainsi sentant cette pesanteur, il faut prévenir par un double dégagement, qui forme le cercle entier, et qui élude la parade du contre-dégagement : s'il arrive qu'il agisse aussi par le double du double dégagement, vous revenez à la première ressource, qui est de changer la tierce de quarte, j'entends quand on la ramène du côté de quarte, comme je viens de dire ci-devant.

Une troisième ressource contre les contre-dégageurs est ; comme par la pesanteur qu'ils forment sur l'Épée ennemie, on est averti de leurs contre-dégagements, dans cette occasion, c'est de dégager quarte dans la tierce : c'est renverser le dégagement par exception et quand il est besoin. Il me semble inutile de détailler cela de l'autre côté, parce que l'on sent bien que tout ce qui se peut faire d'un côté, se pratique de la même manière de l'autre. J'ai parlé dans mes Chapitres précédents d'être en mesure et de rompre la mesure, mais je n'ai parlé simplement que d'entrer en mesure en avançant du pied droit, et laissant suivre le gauche ; de rompre la mesure en partant du pied gauche le premier, et laissant suivre le droit : cette méthode est la plus régulière. On peut avancer à son Ennemi différemment, c'est-à-dire, en avançant le pied gauche de la façon qu'il est placé dans la garde, le corps parfaitement effacé, l'avancent deux semelles en avant de la droite, laquelle action forme la passe, prenant autant de chemin que par l'allonge ; de suite en repassant le pied droit deux semelles en avant du gauche, vous vous retrouvez en garde à l'ordinaire. Vous voyez par cette action que tous les coups se peuvent passer au lieu de les tirer, en faisant attention que la tierce et les dessous ne peuvent se passer qu'à corps droit : je fais toujours beaucoup plus de cas de tirer un coup que non pas de le passer, parce que l'on a beaucoup plus de fermeté. Remarquez cependant que cette façon de passer est toute différente de celle des autres Maîtres, qui font présenter tout le corps en passant, au lieu que nous restons aussi effacés en passant qu'en tirant le coup. Pour la volte, je n'en fais point de cas, je la mets en parallèle avec la cavation : ainsi quand on volte, je fais opposer la main gauche, et opérer de la droite en même temps ; je me contente là-dessus d'apprendre mes Élèves à se contregarder de la volte, et pas d'en faire usage.

On peut encore serrer la mesure différemment, comme, par exemple, il y a bien des gens, d'abord

que l'on tire un coup rompent la mesure contre ces acteurs : au lieu de faire remettre mon Écolier en garde à l'ordinaire, pour gagner temps, je lui fais serrer la mesure du pied gauche jusqu'au talon droit, sans sortir de l'attitude de son coup et tout de suite redoubler : par cette façon de serrer la mesure, il en gagne tout au moins autant, ou plus que l'autre ne peut jamais en perdre en allant en arrière : cette action se peut pratiquer dans tous les coups. Comme les actions de passer et de serrer la mesure sont relatives aux désarmement, je vais tout de suite en détailler en bref les adaptations ; quoique je conseille de désarmer le moins qu'il est possible, parce que entre honnêtes gens le désarmement est en quelque façon inutile : puisque si votre ennemi, qui est honnête homme, vous redemande ses Armes, en galant homme vous êtes obligé de les lui rendre, pour vous battre de nouveau, s'il le demande, n'étant permis de faire aucune action déshonorante l'égard d'un honnête homme, avec lequel on a un démêlé. Il n'est pas permis de casser les Armes de celui avec qui on a une affaire d'honneur, encore moins de lui donner des coups de fouets sur le visage, quand on serait le maître de ses Armes ; ces sortes d'actions ne devant se pratiquer qu'envers des coquins qui nous attaquent sans raison à pareils gens on leur casse leurs Armes mêmes sur le visage, pour ne pas risquer mal à propos sa vie avec un misérable ; de sorte que quand on se trouve de près dans les affaires d'honneur, pour éviter les prises de corps et désarmements, le meilleur est de faire une retraite subite et rattaquer de nouveau : cependant je détaillerai la façon de désarmer, parce que dans l'exercice des Armes il est bon de ne rien ignorer. On a lieu de désarmer en général, ou de faire la retraite, quand les gardes des Épées se rencontrent en tirant des coups de même temps, quand on serre la mesure par un grand pas, ou que l'on passe en parant dans le temps que l'Ennemi tire.

Voici tout de suite le temps et la façon de désarmer. Arrivant que dans le temps que votre Ennemi tire, vous veniez à parer en serrant la mesure sur un coup de quarte, de sorte que les gardes se rencontrent l'une contre l'autre, vous saisissez vite l'Épée de votre Ennemi derrière sa coquille, la tenant bien ferme, et vous allongez votre coup du côté opposé, pour que votre Épée ne demeure point en prise, et ne puisse être empoignée par l'Ennemi : vous lui présentez votre pointe avec beaucoup d'attention, pour l'obliger à vous rendre ses Armes, prenant garde que dans le temps que vous lui présentez votre pointe, il n'empoigne votre Épée, n'en casse une partie et vous la plante dans le corps, comme il est arrivé plusieurs fois.

Notez qu'avec un malhonnête homme il n'y a point de ménagement, et qu'à l'égard d'un honnête homme on ne doit pas lui nuire dans le temps que l'on tient ses Armes. Le désarmement se peut pratiquer en parant en serrant la mesure, sur tous les coups, de même il se peut faire en partant dans le temps que l'Ennemi tire, toujours avec beaucoup de circonspection et s'assurant bien de l'Épée ennemie. Les désarmements se peuvent encore pratiquer quand on tire de même temps, et que les gardes se rencontrent, en serrant vite la mesure du pied gauche contre le talon droit, dans l'attitude du coup que l'on a tiré, et saisissant l'Épée ennemie au défaut de la coquille pour bien l'empoigner, allongeant de suite son coup du côté opposé comme j'ai dit ci-dessus, pour ne jamais donner ses Armes en prise, crainte de mauvaises suites. S'il arrivait pareille chose de votre part et qu'au lieu de tenir vos Armes, on saisit votre bras au lieu de vos Armes, il faut être prompt à passer votre Épée par le milieu de la lame dans la main gauche, et en frapper votre Ennemi, s'il est possible. Il n'en inutile de détailler tout cela point par point, on sait assez par ce que j'en ai écrit, que cela se peut pratiquer sur tous les coups.

CHAPITRE VIII

Où je m'expliquerai sur les gardes qui sont hors de la ligne du corps ennemi.

Beaucoup d'Auteurs les nomment gardes étrangères, pour moi je ne leur fais pas tant d'honneur, je les appelle gardes fausses ; et la raison en est incontestable : toute garde éloignée ne peut parer un côté, qu'en découvrant l'autre ; de sorte qu'ils ont à aller et revenir dans le temps que l'on peut entrer par un seul temps.

Je distribue la généralité de toutes les gardes en quatre parties principales, une séparée par le dedans des Armes, une par le dehors, une par le dessus, une quatrième par le dessous.

Il est vrai que l'on en peut former sans nombre, autant que l'Acteur a de pensées différentes et aussi par l'éloignement du plus ou du moins du fer de l'Ennemi ; cependant on n'en peut former aucune qui ne dérive toujours des quatre parties que j'ai nommées ci-dessus, toute la différence consistant dans la différence du plus ou du moins. Voici comme j'établis là-dessus mon principe général.

Premièrement mon sentiment est que mon Écolier ne change jamais sa garde, parce que s'il venait à prendre le contraste des gardes éloignées, comme enseignent bien des Maîtres, tout de suite il tomberait dans le faux et le ferraillement.

J'enseigne à mon Écolier à opérer sur la garde fort éloignée par le dedans des Armes ; je lui ordonne de tenir la garde que j'ai établie dans mon principe, toujours la pointe au corps de son Ennemi ; et quoique son Épée soit éloignée de celle de l'Ennemi, il peut toujours connaître sa mesure à peu de chose près, en observant la lame ennemie de la façon que je lui ai enseigné dans mes Chapitres précédents ; il peut toujours voir s'il est engagé à peu près au tiers de l'Épée de l'Ennemi, et il doit avoir soin de ne se point laisser approcher de trop près, la proximité étant la chose la plus dangereuse qu'il y ait dans l'exercice des Armes : il doit aussi toujours fixer sa vue sur l'Épée ; et quand l'Ennemi veut approcher de trop près, il doit rompre la mesure d'un pas ; si, l'Ennemi s'opiniâtre à l'approcher de nouveau, il peut l'arrêter d'un coup de temps sur la marche au pied levé, et cela d'un coup de quarte ; car contre les gardes qui sont fort éloignées, comme il n'y a point de lame, je fais toujours tirer le coup de quarte dedans et dehors les Armes, l'Écolier ayant beaucoup plus d'avantage à tirer à corps droit contre un ferrailleur ou espadonneur, que de tirer à corps abaissé.

Notez cependant que quand il tire sur la marche de l'Ennemi, qui a sa lame éloignée, il a deux choses à craindre, la parade de main, et le ferraillement de l'Épée ou du Sabre ; de sorte qu'il ne doit pas perdre de vue l'Épée ou le Sabre de l'Ennemi, et prenant aussi bien garde à l'action de sa main ; car il peut arriver que dans le moment qu'il tirera son coup de quarte, l'Ennemi parera de la main, de laquelle parade il doit se dérober en repassant subitement son Épée au-dessus de sa main ; et en cas qu'au lieu de parer de la main, on viendrait à parer en ferrillant de son Épée ou Sabre, il doit aussi adroitement laisser dans le même temps passer son Épée au-dessus.

Or, il est bon de reconnaître une personne avant que d'opérer, pour voir s'il pare du fer ou de la main ; car il n'y a point à douter que tous ceux qui prennent des gardes écartées, ne parent la plupart de la main : et voici la façon de faire déclarer l'Ennemi, s'il pare du fer ou de la main. Il faut lui marquer vivement un demi-coup en frappant du pied droit, et tout de suite avancer le pied droit d'une bonne semelle, action qui forme le demi-coup, et qui oblige l'Ennemi à faire un mouvement de sa main gauche ou de son Épée, et dans ce temps on opère à proportion.

Si l'Ennemi est assez ferme pour ne pas s'émouvoir par l'action du demi-coup, on ne doit pas rester inutile, il faut tout de suite achever d'allonger le coup droit au corps, observant avec beaucoup d'attention s'il viendra parer de la main ou du ferraillement de l'Épée ; dans ce cas on doit user des ressources que j'ai détaillées ci-devant : si dans le moment que l'on marque le demi-coup, on voit sa main se mettre en devoir de parer, on doit subitement éluder cette parade en passant la lame au-dessus de la main ; en cas qu'il revienne par le cercle de la main, il faut user aussi de la double ressource : de même, si dans le temps du demi-coup, qui fait du progrès du côté du corps ennemi, il vient à vouloir ferriller sur l'Épée ; on doit éluder aussi ce ferraillement, en le laissant-passer, et passant subitement au-dessus ; car mon sentiment est qu'on ne doit pas s'amuser à vouloir parer aucun coup de Sabre, mais subitement l'éluder ; et je prétends de plus, que les coups de Sabre portés de plein, sont absolument imparables ;

parce que par leur poids ils abaissent toutes les parades qu'on y veut opposer, remarque que Messieurs les Espadonneurs n'ont peut-être jamais faite, et, qu'ils pourront éprouver eux-mêmes, pour voir si ce que j'ose écrire est la vérité.

Je ne disconviens point qu'on ne puisse parer certains coups d'espadaon, qui souvent ne sont portés qu'à quart ou à demi ; mais je soutiens et soutiendrai toujours que ceux qui sont portés en pleine violence, aucun homme du monde n'est capable de les parer, de sorte que pour battre celui des Espadonneurs qui se croit le plus habile, il faut frapper directement et avec le plus de violence qu'il est possible dans la place ou l'endroit où il pare ; pour certain on forcera et on abaissera sa parade, et incontestablement il recevra le coup, chose que j'ai fais voir et avouer à quantité de maîtres d'espadaon. L'on voit assez par l'explication que je viens de donner de la manière qu'il faut opérer sur la garde faussé écartée par le dedans des Armes, de la manière qu'il faut opérer sur celle qui se trouvera écartée par le dehors ; la méthode est toute parallèle, si ce n'est que la garde étant écartée par le dedans, on doit s'échapper du ferraillement du fer ennemi par le dehors ; et lorsqu'elle est écartée par le dehors, il faut s'échapper du ferraillement du fer ennemi par le dedans. Quant à l'opposition de la main, c'est la même chose d'un côté que de l'autre : il y a cependant à remarquer que bien des Espadonneurs tirent des coups de pointe ; s'ils les allongent du côté de l'Épée, on doit les parer du fer ; s'ils viennent à les faucher ou caver, on doit y opposer la main gauche et opérer de son fer en même temps ; car si on vient à parer les faucheurs ou caveurs avec l'Épée, c'est ce qu'ils demandent, parce qu'en parant de l'Épée contre le caveur ou faucheur, on écarte le fer de devant soi, et ils ne manquent guères de profiter de cette découverte ; de sorte que la manière la plus certaine de parer contre le caveur ou faucheur, est d'opposer la main gauche, et opérer de la main droite de même temps ; que s'il a aussi une bonne opposition de main, on se trouve en parade de part et d'autre.

Voilà deux sortes de gardes expliquées par le dehors et par le dedans : de même, par exemple, si l'Ennemi prend une garde haute élevée jusqu'à la tête, qu'il soit pointeur, ferrailleur ou espadonneur, j'enseigne les mêmes ressources contre un que contre l'autre : j'ordonne à mon Écolier de conserver toujours sa même garde, observant toujours bien l'Épée ou le Sabre de son Ennemi : je lui conseille, comme je l'ai déjà fait ci-devant, de ne point donner d'embrée dans ces gardes écartées, d'aller toujours à tâtons par des demi-coups, pour reconnaître si son Ennemi pare du fer ou de la main ; car bien des Espadonneurs, comme les Pointeurs, opposent beaucoup de la main : ainsi mon Écolier attaque cette garde élevée par un demi-coup, pour voir s'il ferraillera ou opposera la main ; s'il ne fait aucun mouvement sur le demi-coup, il doit achever le coup pour ne jamais faire aucune action inutile dans les Armes, en prenant garde que si dans le temps qu'il achève son coup, il veut sabrer sur sa main, il doit s'en échapper et entrer par le dessus, et cela toujours par le même coup de quarte : que si dans le temps qu'il tire son coup, il venait à opposer sa main gauche, il doit éluder cette opposition en échappant son fer par le haut : il y a tout de suite les mêmes échappatoires dans le temps des demi-coups, quand l'Ennemi se met en devoir de la main, ou du Sabre ou de l'Épée, comme je viens de le marquer.

Voilà assez d'explication, à ce qu'il me paraît, pour la garde élevée ; il s'agit de parler de celle d'en bas, qui est la pointe basse : j'enseigne à mon Écolier, comme j'ai enseigné aux précédentes, de toujours tenir la sienne la pointe au corps de l'Ennemi, et mon Écolier doit avoir soin, comme je ne saurais trop le dire, d'éviter la proximité et de se contenter d'avoir assez de mesure, évitant toujours, autant qu'il est possible, les prises de corps et tous les saisissements d'Épée qui arrivent à tout moment, quand on se laisse engager de trop près.

Enfin celui qui a à combattre contre son Ennemi, qui prend une garde la pointe basse, doit aussi l'attaquer avec circonspection, comme j'ai marqué précédemment, l'obligeant, autant qu'il est possible, à se déclarer par l'attaque des demi-coups, pour découvrir s'il opère de sa main ou s'il opère du fer.

Ainsi quand il lui marque son demi-coup de la façon susdite, droit à la poitrine, s'il arrive qu'il vienne à parer de la main, il doit tâcher de tromper sa parade en repassant au-dessus de la main : si l'Ennemi revient par le cercle avec la main, il doit tâcher de le tromper par le double cercle, tachant toujours, autant qu'il est possible, de prendre le défaut de la parade : s'il venait dans le temps du demi-coup à hausser son Epée ou Sabre pour le frapper sur la main, il doit éluder ce coup en repassant par dessus, et jamais ne s'amuser à vouloir retenir le fer qui frappe, mais toujours en prendre le défaut en s'échappant. L'attention principale du Pointeur contre l'Espadonneur, est de ne donner à

l'Espadonneur, autant qu'il est possible, atteinte qu'à son bras, et d'être prompt à éluder les coups.

Je ne conseillerai jamais, comme un certain Auteur, d'ôter son habit du bras gauche, et de le tourner sur le droit, et d'essuyer là-dessus un coup de sabre, qui ne manquera pas par son poids d'abaisser ce bras droit opposé de prime, comme le dit cet Auteur, laquelle opposition n'empêchera pas que le Pointeur n'en reçoive sur la tête ou sur les épaules : c'est de quoi un chacun peut faire l'épreuve, quand on a quelques doutes là-dessus.

Le même Auteur prétend que les basques de l'habit, qui sont pendantes comme un rideau, éviteront les coups de flancs et de cuisses.

Il n'a pas réfléchi que cet habit qui est pendant, s'éloignera par un coup de Sabre, de même qu'un rideau pendant, qu'on éloigne fort aisément en le touchant avec la main, et que le coup de Sabre se portera comme s'il n'y avait rien en chemin. Ces défenses sont bonnes superficiellement et à la vue, et ne sont de nulle valeur pour l'effet : je m'en rapporte à ce que j'ai dit plus haut, que les coups du Sabre portés de plein, ne peuvent se parer qu'en les éludant ; ceux qui en douteront, pourront en faire l'épreuve par eux-mêmes. Il y a quantité d'autres ressources dans ce même Auteur, que je pourrais relever de même ; mais je ne veux pas user du papier à écrire en critique.

Nous avons la plupart des Maîtres qui prétendent qu'un Pointeur ne doit jamais donner le fer à un Espadonneur ; pour moi je pense tout différemment, et je conseille toujours de joindre le fer de l'Espadonneur aussi bien que celui du Pointeur, d'abord qu'il se met dans une garde à portée de pouvoir le faire ; parce que dès qu'un Pointeur peut saisir le Sabre d'un Espadonneur par ses liens de lame, l'Espadonneur a bien de la peine de se dépêtrer de l'Épée du Pointeur : quantité d'Anciens, et même de Modernes, enseignent que le Pointeur doit tirer dans la préparatoire de l'Espadonneur, c'est la plus mauvaise ressource qu'ils puissent donner au Pointeur, parce que pour certain en tirant dans la préparatoire de l'Espadonneur, le Pointeur recevra incontestablement le coup de même temps. Je donne une ressource plus certaine, qui est de s'assurer du Sabre de l'Espadonneur dans sa préparatoire, et tout de suite de tirer son coup : je ne trouve qu'un point d'exception, dans lequel je ne fais pas joindre le Sabre de l'Espadonneur, qui est simplement dans le cas que l'Espadonneur prévienne le Pointeur par des signes de croix et par des grands chassés d'Épée, parce que dans ce temps le Pointeur se ferait casser sa lame ou se la ferait sauter de la main, s'il voulait s'y opposer dans ce temps : il doit alors éloigner son fer et attaquer l'Espadonneur par demi-coups, cherchant à trouver le défaut des ferraillements et sabrements de l'Espadonneur. Je traiterai encore cette matière, en traitant de ceux qui font usage des gardes qui ne sont pas beaucoup éloignées du fer de l'Ennemi.

CHAPITRE IX.

Concernant les Gardes qui ne sont pas fort éloignées du fer de l'Ennemi.

On peut joindre ces gardes par des Appels, sans beaucoup se découvrir, j'entends environ la distance d'un demi-pied, pour les gardes du dehors ou du dedans : pour celles d'en haut et d'en bas, quand elles sont sur la ligne du corps depuis la tête jusqu'aux pieds, et depuis les pieds jusqu'à la tête, on peut sans beaucoup risquer les joindre par des Appels du dedans ou du dehors, parce que l'on opéra toujours sur la ligne du corps : voici ma méthode de faire attaquer ces sortes de gardes.

Premièrement, pour en donner une idée générale, je les distribue aussi en quatre parties, comme j'ai fait les précédentes par dedans, par dehors, par dessus ou par dessous, puisqu'elles dérivent toutes de ces quatre parties ; la différence consistant dans le plus ou le moins d'éloignement ; je me suis expliqué assez amplement sur les plus éloignées, ainsi j'abrogerai beaucoup sur les plus prochaines, lesquelles on peut attaquer aussi comme les plus éloignées par demi-coups, et de plus par des Appels sur le fer : par exemple, votre Ennemi se met en garde éloignée environ d'un demi-pied du dedans de vos Armes, vous pouvez l'attaquer en faisant un Appel de quarte sur son fer : en faisant cet Appel, il est certain que vous donnerez une entrée au dehors des Armes, qui est le côté de la tierce ; s'il tire son coup de temps de tierce, vous le parez et vous ripostez ; pour aller au devant de ce temps, tirez sur votre Appel élargi ; pendant que votre Ennemi tire ce temps de tierce, vous pouvez prendre le temps de ce temps en tirant un dessous dans le temps, même qu'il tire sa tierce sur l'Appel : pour éviter ce temps de son temps, il faut qu'il change son coup de temps en quarte avec la pointe basse, qui est la parade de seconde, comme je l'ai assez expliqué dans mes coups de même temps. On trouvera par ces changements des Armes défensives en tout temps, et on éludera toutes bottes secrètes des Anciens et des Modernes : car pour moi je ne connais de bottes ou coups secrets, que dans la bouche des ignorants, n'y ayant aucun coup qui n'ait son contre-coup, sans quoi les Armes ne seraient nullement défensives, s'il se trouvait des bottes imparables, comme grand nombre d'ignorants ont voulu faire croire à bien des gens.

A moins qu'il ne se trouve gens assez savants pour rendre les bottes invisibles, je ne connais point de coup qui ne soit parable.

Je vais tout de suite poursuivre ma matière de temps, et temps des temps, ma connaissance n'étant pas plus étendue, que de pousser la science des Armes jusqu'au temps des temps, s'y trouvant cependant toujours une ressource réciproque et infaillible quand on opère à temps.

Je suis parvenu au point d'attaquer un Ennemi qui n'est pas fort éloigné, par un appel sur son fer, et à parer son coup de temps ; j'ai amené au point de prendre le temps de ce temps tout de suite, je suppose pour un moment que l'on a à faire à un autre qui ne tire point de temps, ou qui ne soit pas disposé à tirer ; ensuite de cet appel qui est fait sur le fer, je fais avancer sur l'Ennemi en liant son fer à la parade de quarte basse, la main renversée, les ongles en bas, la pointe un peu basse, comme j'ai dit dans mes premières instructions : il n'est point à douter que dans le temps que celui-ci serre le fer par ce liement la pointe basse, il ne donne une entrée au coup de tierce ; de sorte que sur cette marche ou dans le temps du liement, l'Ennemi a à tirer un coup de temps de tierce, que l'autre peut aussi parer subitement, en relevant sa lame à la parade de tierce ; étant assez habile, il peut prendre le temps de ce temps en tirant son dessous par un abaissement de corps parfait, et en réciproque, l'autre le peut parer en changeant subitement son coup de tierce en dessous, laquelle action formera deux dessous qui se pareront réciproquement.

Mon Lecteur verra aisément que je rends mes Armes défensives partout, et qu'il n'y a rien d'impossible dans toutes les actions que je propose ; tout de suite je finis cette attaque en supposant qu'on a à faire à un homme qui ne tire point de temps, on achève son attaque ensuite du liement de fer par un dessous, et en après par tous les coups d'Armes selon sa pensée.

Car il n'y a point d'attaque qui ne produise la suite générale de tous les coups, quand on a à faire à gens qui ne sont point assez habiles pour les parer ou pour interrompre toutes les suites d'attaques par des temps extrêmement subis.

Ainsi le Lecteur comprendra aisément que, s'il y a une attaque si étendue sur la séparatoire du dedans, il se trouvera la même en réciproque sur la séparatoire du dehors, de même que sur la

séparatoire du dessus ou du dessous ; je conduis alors l'attaque beaucoup plus étendue.

Car supposant une personne qui donne du jour par sa séparatoire du dedans, je la fais attaquer par le dehors, qui est le côté de tierce : jugeant même qu'il y a plus d'avantage d'attaquer son Ennemi par le côté où il se couvre, que par le côté où il donne la découverte, étant censé que toute personne se découvre plutôt du côté de son fort, que du côté de son faible : ainsi mon sentiment est qu'il vaut mieux attaquer son Ennemi par le côté où il se couvre, que par l'endroit où il donne sa découverte ; au reste sur tous ces sujets nous faisons les attaques de toutes sortes de façons.

On voit facilement la longueur que je pourrais donner à mes Écritures, si je voulais faire un grand détail sur toutes les façons d'attaquer différemment ; mon sentiment n'est point de donner des ambiguïtés, mais de rendre la matière la plus sensible qu'il m'est possible à portée d'un chacun.

CHAPITRE X.

Dans lequel j'écrirai encore de la diversité des Parades, qui sont de tous genres selon les différents cas qui arrivent.

J'ai assez parlé dans mes Chapitres précédents des parades les plus communes, et les plus simples qui s'opèrent près du fer, quand on use d'un exercice serré ; il est des temps que par exception toute parade est de ressource, aussi bien que les plus serrées : je ne dirai jamais, comme un nommé Lebrun, Maître moderne, Auteur d'un petit Ouvrage intitulé Galimatias, que les parades les plus serrées sont les meilleures, et parent généralement tous les coups : car, comme j'ai dit ci-devant, les parades serrées sont inutiles sur les Faucheurs, à moins de les ramener par demi-cercle.

Comme par exemple, quand l'Ennemi est de près du côté de tierce, et coupe dessous la main de son Ennemi pour le surprendre par la cavation, la parade serrée et près du fer, n'est pas bonne ; parce que la cavation s'éloigne du fer : ainsi dans cette occasion, on doit parer par ferraillement en élargissant sa parade ; mais la ressource la plus certaine, et qui découvre le plus l'Ennemi, c'est de parer le coup de quarte fauché en le ramenant à la parade de quarte basse par liement de fer. De même quand votre Ennemi est du côté de quarte assez près, et qu'il coupe son coup dessous la main pour caver par la quarte sur les Armes ou la quarte sur tierce, cette parade n'a pas lieu, puisqu'on est obligé dans pareil cas d'élargir ou ferrailer, laquelle parade n'est pas la plus certaine, il vaut mieux parer ce coup de quarte sur tierce tiré par cavation, en le ramenant à la parade de seconde, qui s'opère les ongles en haut, et la pointe basse, ce qui élude ce coup fauché ou cavé. Notez de plus que ces coups fauchés ou cavés ont si peu de mérite, que l'on peut les éluder en tendant, c'est-à-dire, en tenant son Fleuret tout droit devant soi, la cavation raccourcissant l'étendue du coup considérablement, de sorte que celui qui cave se trouvera frappé par le Tendeur. Chacun peut faire cette démonstration pour en voir l'effet.

Pour abrégé la matière je dirai que les parades sont si générales, que dans le temps que l'on a perdu l'Épée de son Ennemi, on pare par la plus prompte, pourvu que l'on ne soit pas touché.

J'ai parlé dans mes Chapitres précédents de la parade du cercle qui dérive du coup de flanconade, qui est tiré par demi-cercle ; car remarquez que quand on tire un coup de flanconade du côté de quarte, on saisit l'Épée ennemie de façon que l'Épée se trouve en dehors des Armes.

En la circonduisant entièrement, on ramène le coup de flanconade jusqu'à la quarte ; laquelle action forme la parade de cercle, et par cette parade on peut parer généralement tous les coups des Armes, c'est-à-dire, que l'on peut parer le coup de quarte par ce cercle entier, la flanconade de même, la quarte basse, la tierce, et généralement tous les coups des Armes : nonobstant quoi les parades les plus simples à mon avis, ont encore plus de mérite : au reste un homme d'Armes doit savoir le tout.

Autre exemple : quand on pare en contre-dégageant, ou pour dire plus court, en dégageant, pour embarrasser son Ennemi, on peut ramener la parade de quarte jusqu'à la parade de quarte basse, et on peut de même ramener la parade de tierce jusqu'à la parade de seconde, lequel mouvement dérange beaucoup la main de celui qui tire, surtout s'il n'a point la ressource des changements de position.

Il s'en trouve même qui parent à deux mains, sûrement la moindre de toutes les façons d'opérer : car notez qu'un homme qui agît à deux mains, raccourcit la longueur de son coup de plus d'un tiers ; qu'au surplus il présente toute la surface de son corps, et qu'ainsi il doit beaucoup élargir ses parades ; laissez venir un homme qui tient son Épée à deux mains, tenez votre Épée bien devant vous, il aura la longueur d'un pied et demi de l'Épée à essayer, devant qu'il puisse parvenir à votre corps ; on pourra dire à cela que votre Épée entrant dans son corps la sienne ensuite parviendra au vôtre : à cela vous avez la main gauche à opposer : au surplus on peut parer à un homme qui tient son Épée à deux mains, comme à celui qui tire avec une : notez de plus que celui qui doit parer avec deux mains, ne peut parer qu'en écartant sa pointe, alors la cavation est fort bonne à adopter. Il est inutile de beaucoup écrire là-dessus, on voit que cette façon d'opérer à deux mains est la plus désavantageuse ; au reste il est bon d'en être instruit, parce que ce que l'on n'a jamais peut [vu] surprendre un chacun : j'ai même connu gens qui s'en sont trouvés très mal, ignorant comme ils devaient s'y prendre, et comme ils devaient attaquer.

Pour finir ce Chapitre et ne rien omettre, s'il est possible, je dois aussi dire quelque chose au sujet

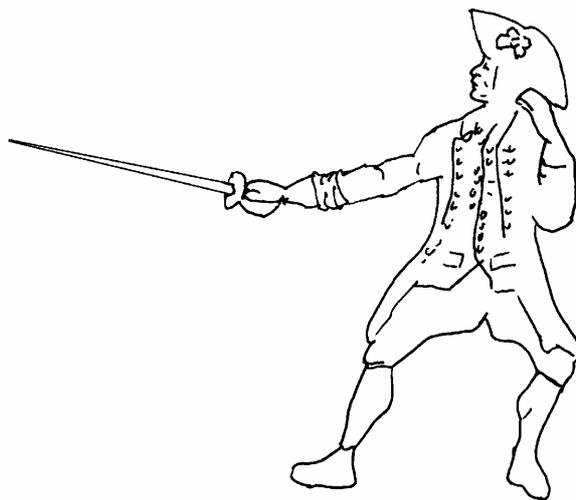
des gauchers, dont on parle souvent comme s'ils étaient plus à craindre que les droitiers : cette façon de penser est bien mal fondée ; car je ferai connaître par quelques lignes d'écritures, qu'il n'y aucune différence d'opérer contre les gauchers non plus que contre les droitiers.

Faites attention premièrement qu'un droitier ayant à faire avec un gaucher, ils sont à même l'un et l'autre ; car la quarte du gaucher se trouve sur la tierce du droitier, et la quarte du droitier se trouve de même sur la tierce du gaucher. Remarquez pour mieux comprendre la chose, que les droitiers tirent toujours la quarte au-dedans de leurs Armes, et que le gaucher de même doit tirer la sienne aussi au-dedans de ses Armes, de même que quand l'on a à faire de droitier à droitier de sorte que toute la différence consiste en ce que un gaucher pare la quarte du droitier par sa parade de tierce ; parce que la quarte se trouve du côté de la tierce : ainsi ils ont tous leur suite de coup à tirer comme de droitier à droitier. Quand deux gauchers se rencontrent, cela fait le parallèle ou la même chose que deux droitiers, parce qu'ils se rencontrent quarte à quarte, et tierce sur tierce, et tout de suite tous les coups suivants : il serait inutile d'écrire davantage là-dessus, car c'est la chose du monde la plus simple : il est vrai que j'ai connu plusieurs Maîtres qui pensaient différemment, prétendant que contre le gaucher il fallait changer tout son jeu, c'est-à-dire, qu'il fallait tirer tierce dans la place de la quarte, et quarte dans la place de la tierce, en quoi ils se sont grandement trompés faute d'attention et de bon examen ; j'en reste là ne voulant rien écrire d'inutile à ce sujet.

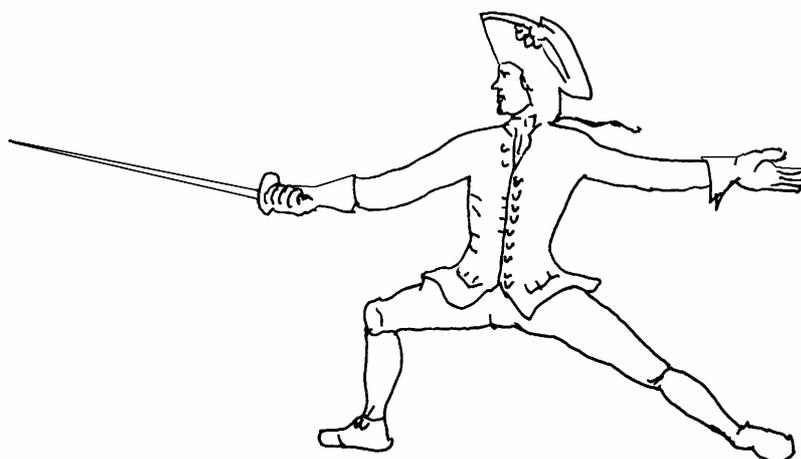
Planches

Réalisées par Jacoby Delin. et sculp.

L'ordre des planches est celui du traité. La position de la main est indiquée en sus sous chaque tireur.

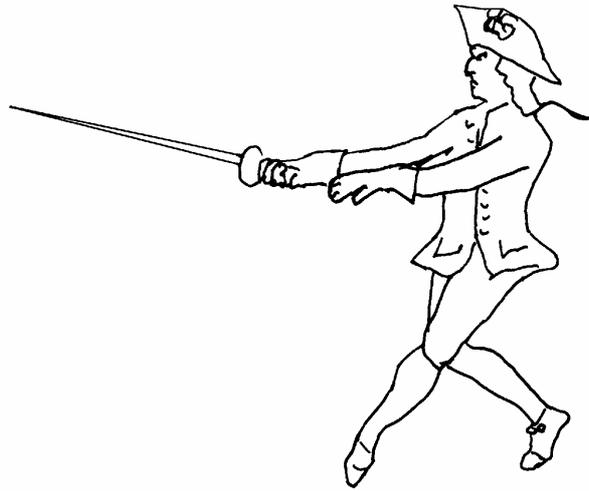


1. Garde
(Pronation)

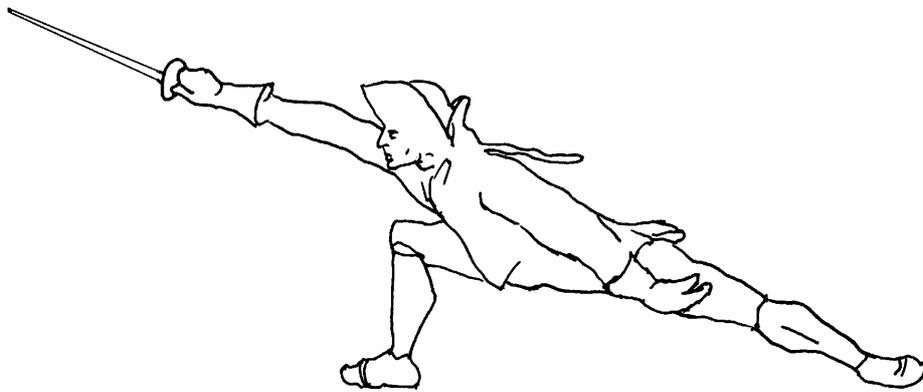


2. Quarte¹
(supination)

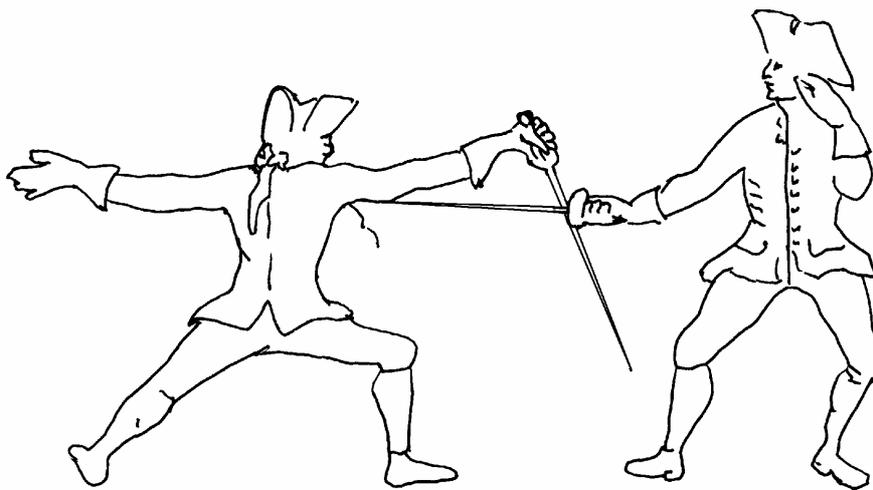
¹ Le coup de quarte est tiré avec retenu, la fente étant d'ampleur limité.



3. Passe
(supination)



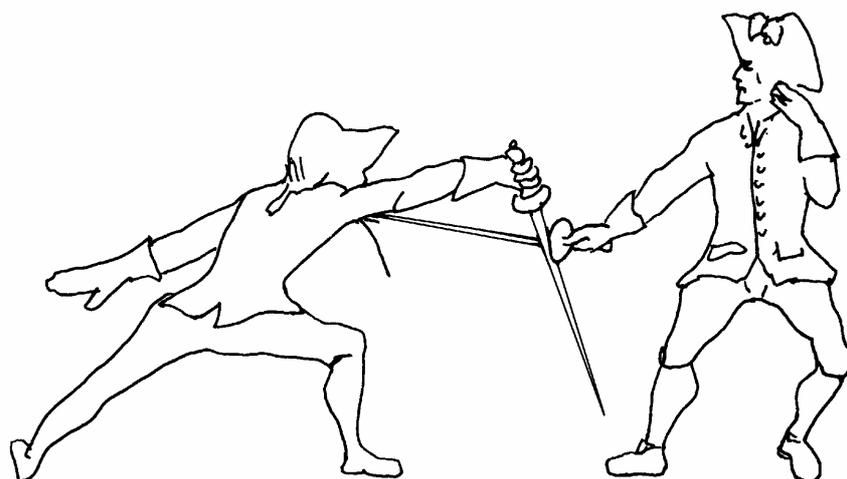
4. Tierce²
(pronation)



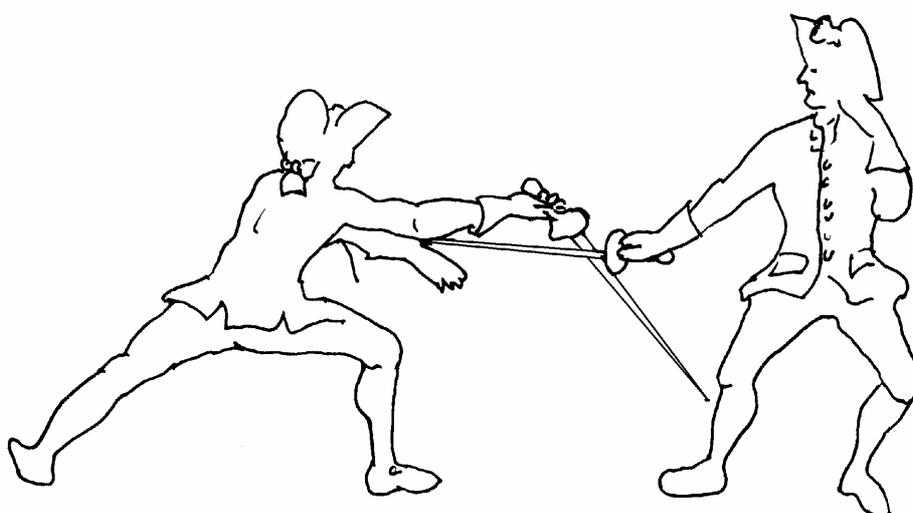
5. Coup de quarte étrangères³, parade de gordine
(supination) (supination)

² Le coup de tierce est tiré à fond, avec une fente de grande amplitude, le buste penché en avant contre la jambe, le pied arrière couché.

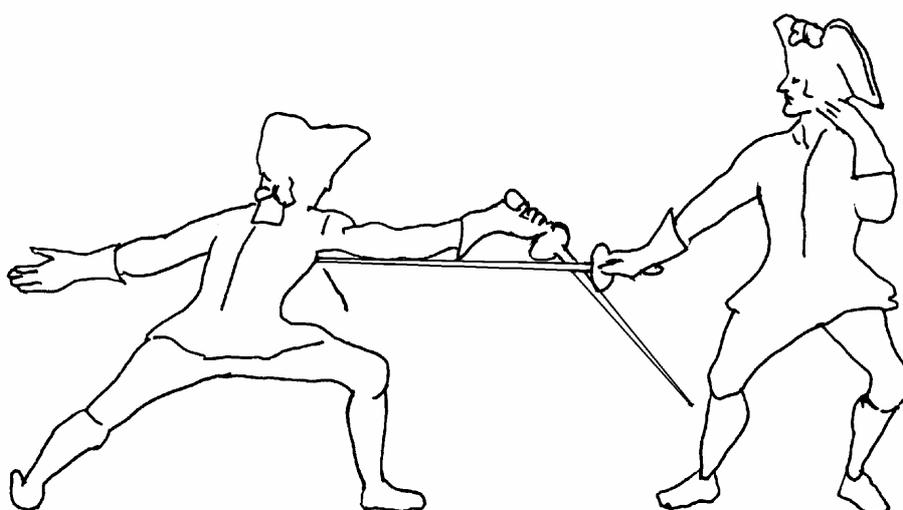
³ Le terme étranger signifie probablement que l'attaque a été portée à partir d'une distance éloignée, sans engagement des lames préalables.



6. Coup de tierce étrangères⁴, parade de gordine
 (pronation) (pronation)



7. Coup de flanconade étrangère⁵, parade de gordine
 (supination) (pronation)

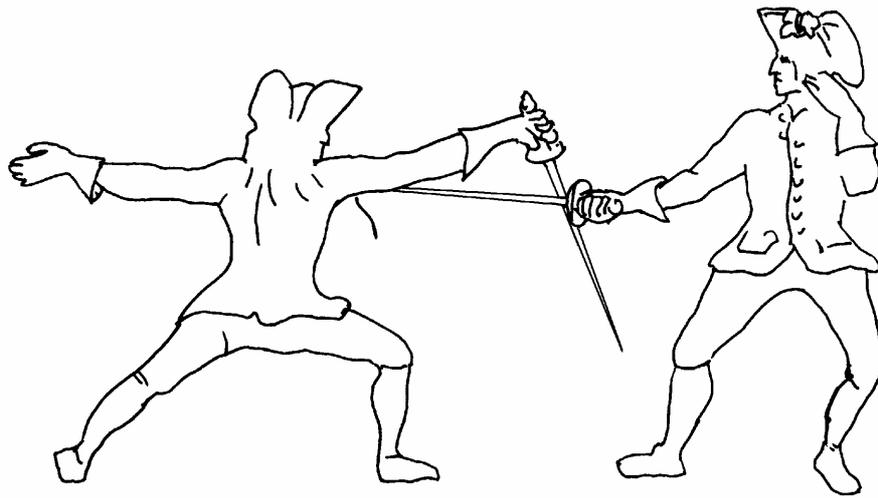


8. Coup de quarte basse étrangère⁶, parade de gordine
 (supination) (pronation)

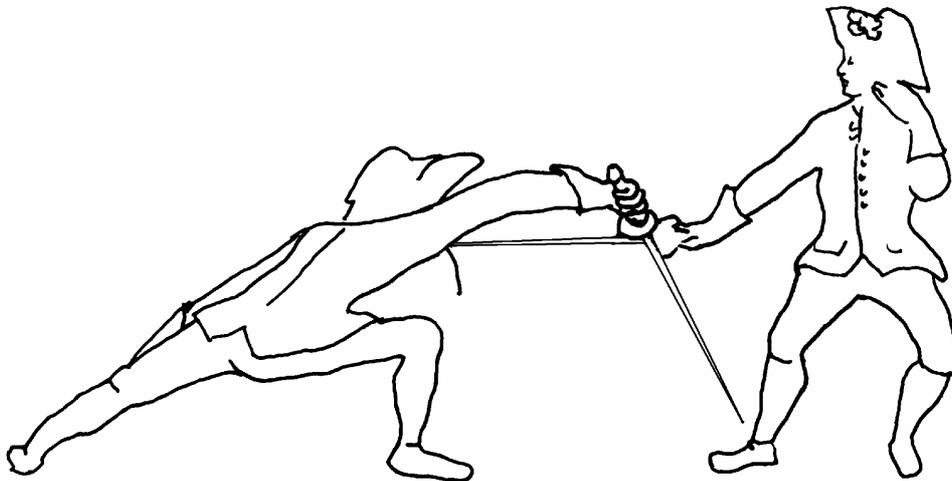
⁴ Voir note 3

⁵ Voir note 3

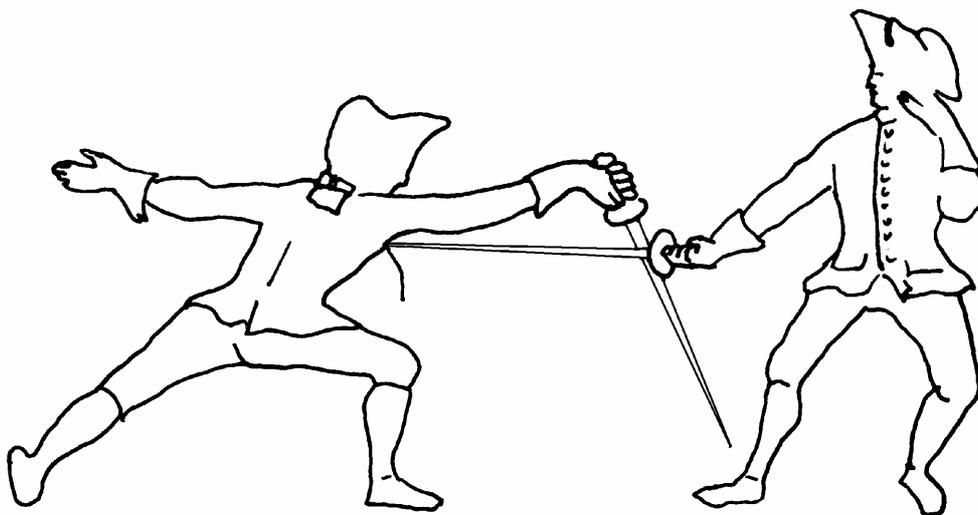
⁶ Voir note 3



9. Coup de quarte de Lebrun⁷, parade de gordine
(supination) (supination)



10. Coup de tierce de Lebrun⁸, parade de gordine
(pronation) (pronation)

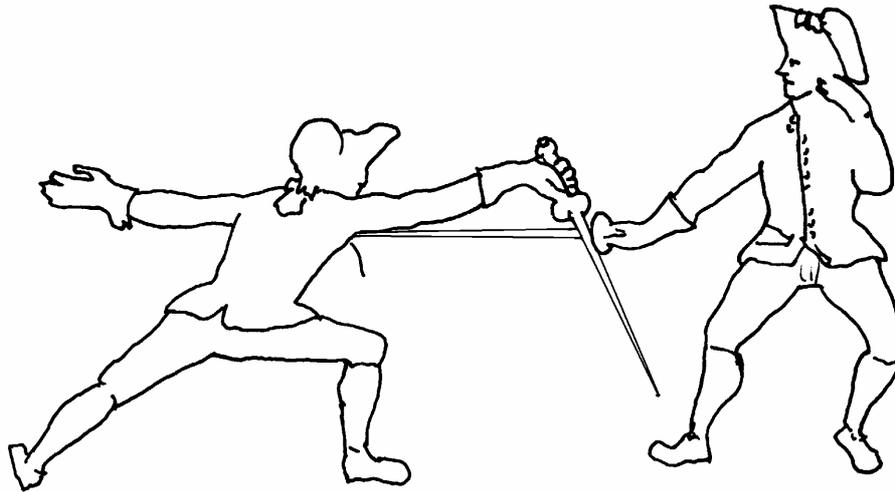


11. Coup de quarte de Bellegarde⁹, parade de gordine
(supination) (supination)

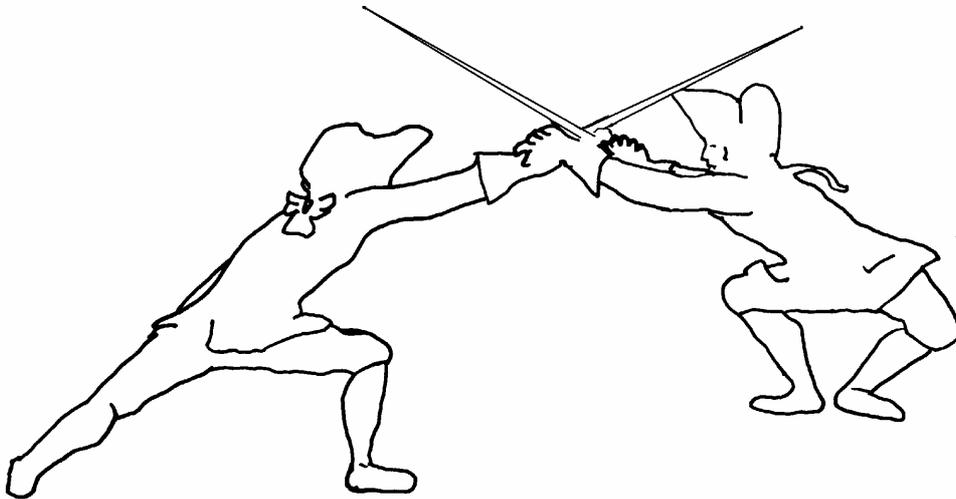
⁷ Lebrun, maître d'armes contemporain de Gordine, auteur d'un traité d'escrime perdu, nommé Galimatias.

⁸ Idem note 7

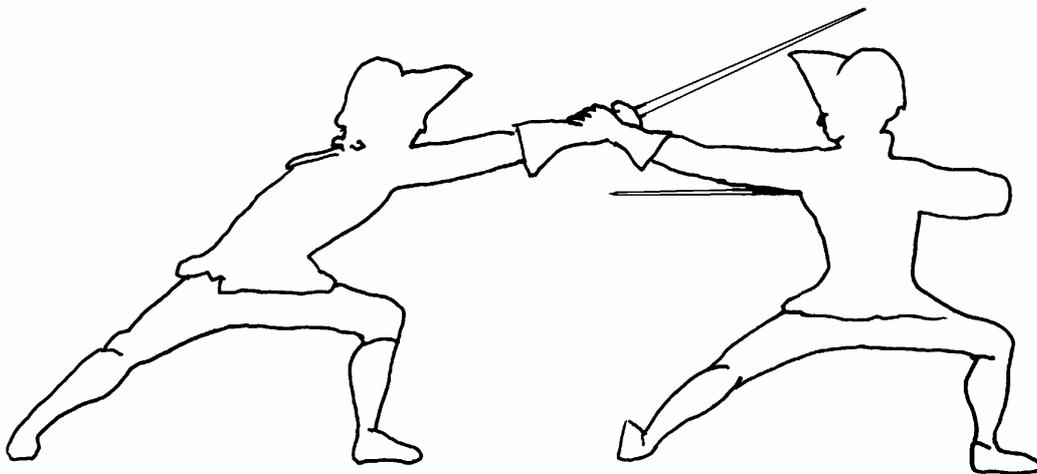
⁹ Probablement, Bellegarde était un maître d'armes, à l'instar de Lebrun et Gordine.



12. Coup de tierce de Bellegarde¹⁰, parade de gordine
 (supination) (pronation)



13. Saisissement d'épée de gordine contre la tierce étrangère¹¹
 (pronation ?) (pronation)

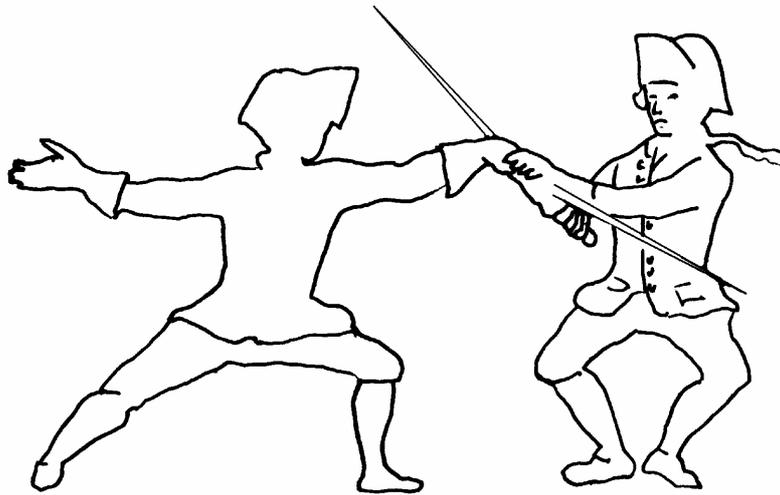


14. Désarmement de gordine accompli sur la tierce étrangère¹²
 (pronation ?) (?)

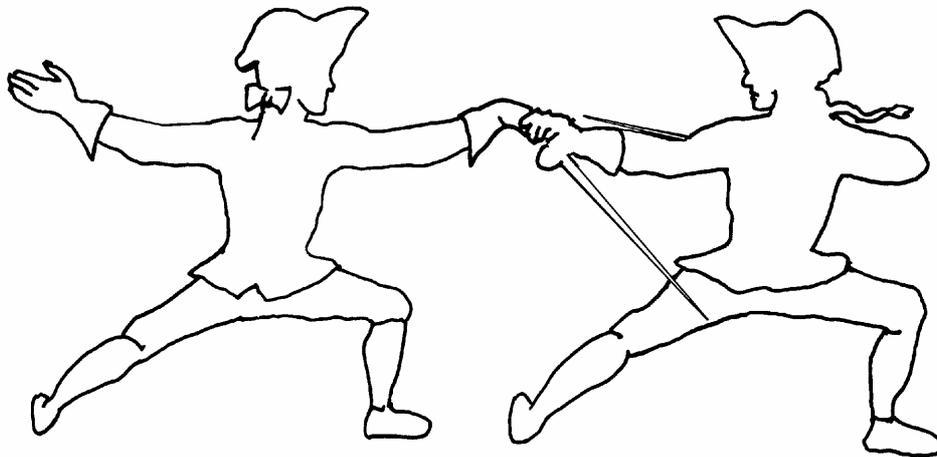
¹⁰ Idem note 9

¹¹ Voir note 3

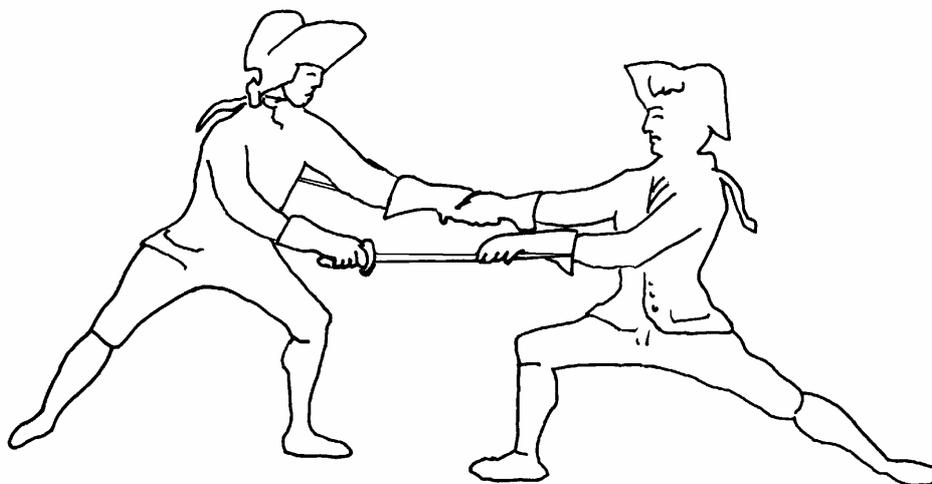
¹² Voir note 3



15. Saisissement d'épée de gordine sur le coup de quarte étrangère dans la rencontre des gardes
 (supination) (supination)



16. Désarmement de gordine accompli¹³
 (supination) (?)

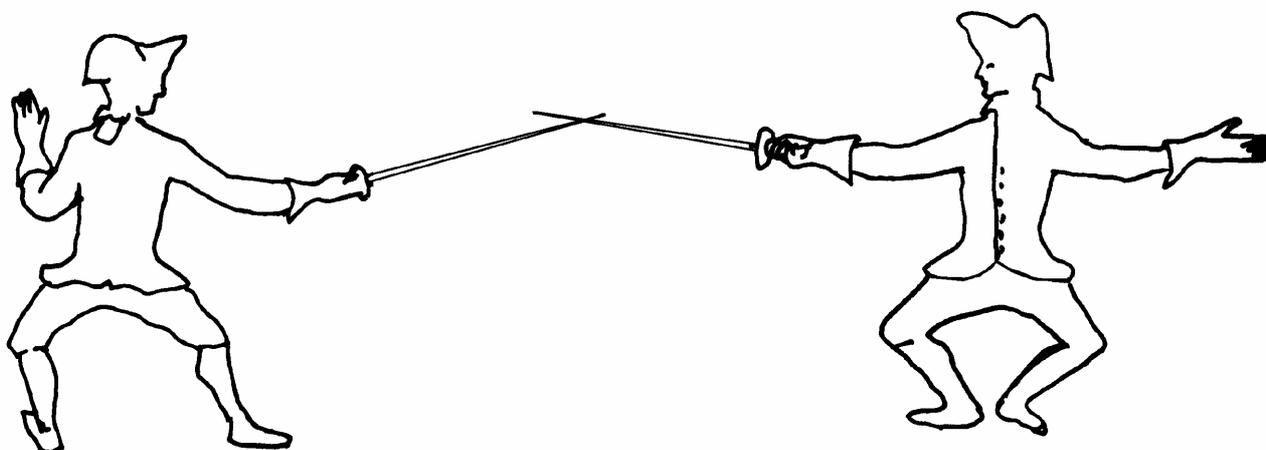


17. Saisissement d'épée sur gordine par la passe étrangère, Saisissement de la lame par gordine dans le même temps
 (pronation) (pronation)

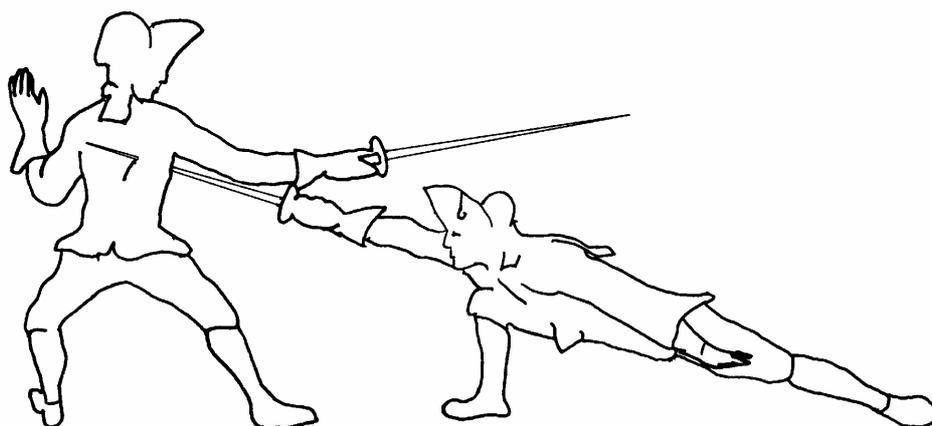
¹³ Probablement, il s'agit de l'action suivant celle montrée dans la planche précédente.



18. Brisement d'épée de gordine planté dans la poitrine de l'étranger¹⁴
 (pronation) (pronation)



19. Méthode de gordine de serrer la mesure contre celui qui la rompt dans le temps que l'on tire¹⁵
 (supination) (supination)



20. Coup tiré de gordine après avoir serré la mesure comme la figure planche 19 et porté tout de suite
 (supination) (supination)

¹⁴ Voir note 3. L'épée du tireur de gauche est brisée, et le tireur de droite lui plonge dans la poitrine le morceau restant qu'il a saisi.

¹⁵ On remarquera que les pieds du tireur de droite sont très rapproché pour faciliter la fente qui suit.